

MÉLANGES  
MILITAIRES,  
LITTÉRAIRES  
ET  
SENTIMENTAUX.

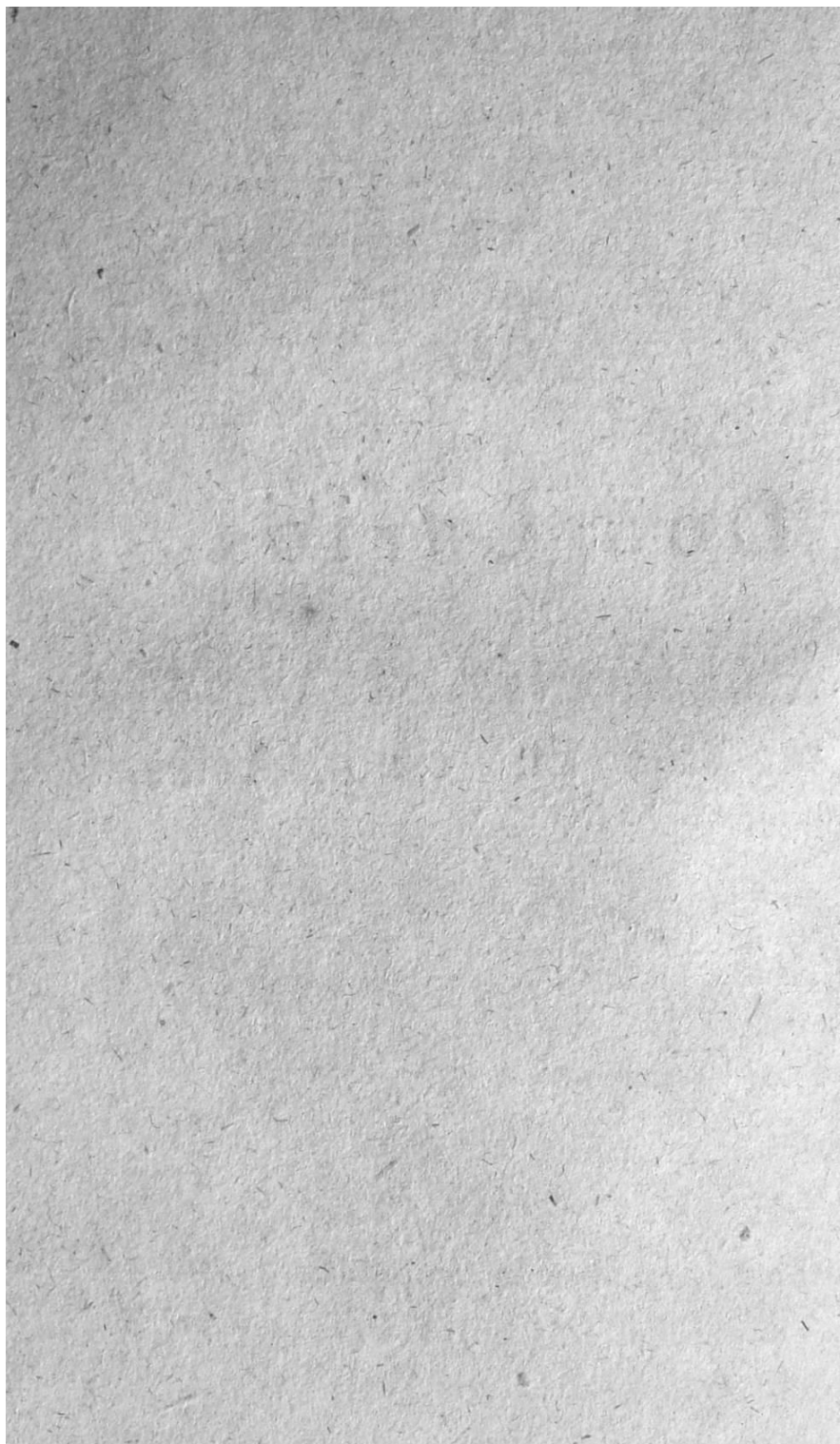
TOME TRENTE-DEUXIÈME.

---

MDCCCIX.

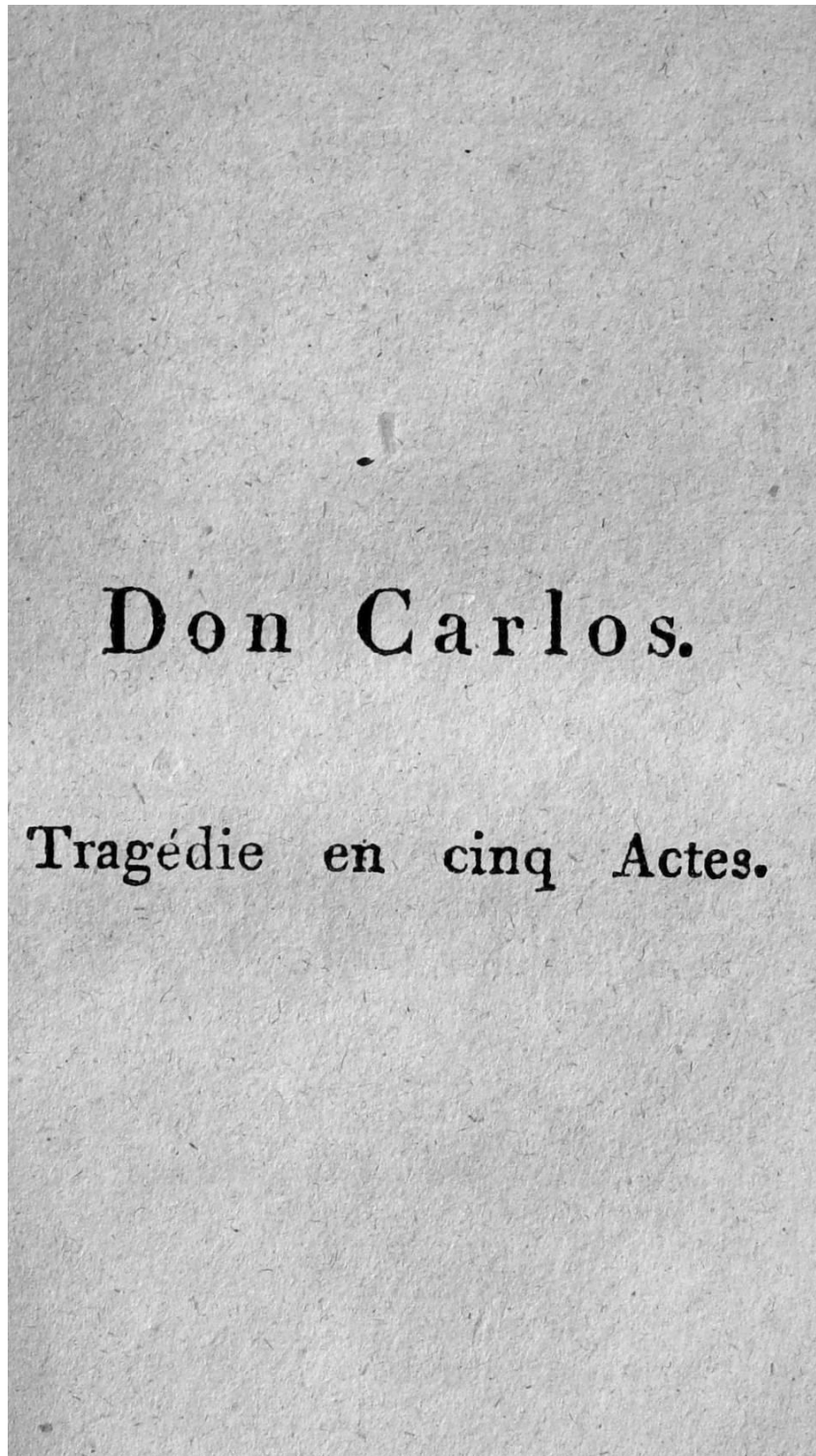
A mon Refuge sur le Leopoldberg près de  
Vienne, et se vend à Dresde chez  
George Frédéric Walther.

XXXII-[I] titre général



XXXII-[II] blanche





XXXII-[III] titre particulier

Les mêmes personnages que dans *Schiller*, à l'exception d'*Alexandre Farnèse* trop illustre pour jouer un rôle insignifiant et de la petite Infante, à cause de l'inconvenance de cette Scène. J'ai mis l'Archevêque de Madrid à la place de *Domingo*, et chassé Mr. de *Mondejar* qui m'auroit ennuyé. J'ai fait *Mercado* de Medecin exempt des Gardes du Corps, et en ai créé un autre, *Galbes*, dont j'ai eu besoin.

XXXII-[IV]

## Préface.

Comment peut-on faire une tragédie françoise dans un tems, où les François pour être piquans, justes et instruits des langues qu'ils ne savent pas, trouvent tous les autres théâtres supérieurs au leur? Ceux qui y aiment les cimetières, les têtes de morts et les potences pour être émus me paroissent des buveurs d'eau de vie la plus forte, qui ne peuvent plus goûter une boisson fraîche et agréable.

Qu'on tache d'oublier tous les lieux communs sur *Schakespear*, et qu'on respecte de grandes beautés qui se trouvent souvent mal entourées dans les pièces allemandes. Qu'on en admire quelquefois les hardiesses, et sans les pousser jusqu'à l'excès de l'invraisemblable, qu'on s'en permette un peu plus

XXXII-[V] préface 1

*Préface.*

sur le théâtre françois, mais qu'on ne se permette pas de blasphème contre ses chefs d'oeuvre.

Je ne m'en permets pas contre la littérature allemande, que je n'entends pas assez pour juger; mais je suis assez militaire pour savoir que c'est la seule langue qui le soit, qui emporte l'obéissance et qui électrise un jour de bataille dans la bouche d'un brave homme. J'en sais assez aussi pour comprendre les historiens supérieurs à ceux des autres nations. Je les crois de même dans tous les genres de science, et je désire seulement que leurs auteurs dramatiques, que le génie peut guider, ne songent pas à imiter les Anglois, à leur donner la préférence sur les auteurs François et à croire, qu'ils savent mieux le grec. Cette étude a été poussée même si loin autrefois, qu'on y a jetté du ridicule. Cela n'a pas empê-

XXXII-[VI] préface 2

*Preface.*

ché les écoles des Collèges de Louis le Grand et du Port royal de former des élèves à cette langue aussi habiles qu'à Oxford et à Göttingen.

Un auteur accredité n'a pas besoin de préface, et lu avec avidité et prévention, il est sûr, que toutes les nuances de ces caractères sont saisies. On lui sait gré des convenances, qu'il observe et du trait presque imperceptible. Mais, moi à qui l'on va rendre mon manuscrit, sans y réfléchir, mais avec un joli compliment: *c'est en verité très bien: il y a des vers heureux: vous m'avez fait grand plaisir*, je suis obligé de faire voir le peu de bien qui s'y trouve.

Par exemple Philippe II. est barbare. Le grand Inquisiteur cruel. Le Duc d'Albe dur et d'un grand caractère, sans le faux, la cour-tisanerie et le commérage, que lui donne Schiller. Il est fin à la fin de la 5me Scène du 2me Acte et bien délicat à la quatrième.

XXXII-[VII] préface 3



*Préface.*

Carlos est trop bien élevé pour dire des injures à son père, comme celui d'Alfiéri. L'histoire ne sait pas sa mort, ni moi non plus, qui laisse de même deviner celle de la Reine. L'histoire ne sait pas au juste, ce qu'il vouloit faire ou ne pas faire en Flandre, ni moi non plus, qui prouve qu'il n'est point.

*Criminel en amour, peut-être en politique,  
Que chacun, comme on sait à sa manière  
explique.*

La Reine a peut-être quelque chose à se reprocher dans Schiller et Alfiéri. Je crois la mienne plus pure et aussi tendre sans parler autant à Carlos, ce qui est embarrassant, et dangereux pour elle.

Les personnages de l'Allemand et de l'Italien sont trop bavards. Je trouve, que c'est fatigant, quand on en laisse parler un trop long tems tout de suite.

XXXII-[VIII] préface 4

*Préface.*

Je conçois que la force du stile et des images de Schiller et l'harmonie et la chaleur d'Alfieri leur donnent des partisans.

Mais j'ai donné de meilleurs caractères à mes personnages. L'Archevêque est indulgent. Le Comte de Lerme un excellent homme. Le Marquis de Vasques porté à la clémence. Don Manuel Galbes un homme sensible à la pitié. Le Marquis de Posa sensible à l'amitié sans le faire un double intrigant. La Comtesse de Fuentes laisse apercevoir une teinte de pruderie. J'ai tâché de donner de la couleur à tous mes personnages.

Ma Princesse d'Eboli n'est qu'une mauvaise tête et une repentie. Voltaire évite de rendre odieux les personnages et ennoblit même ses scélérats, pour qu'ils ne fassent pas trop d'horreur. Il ne s'est jamais permis un Narcisse, parcequ'il est trop bas.

XXXII-[IX] préface 5

*Préface.*

J'ai bien voulu, que cette d'Eboli fit un petit imbroglio, mais qu'il ne durat pas trop long tems. Schiller me semble en tout trop fort et Alfieri trop foible. Ma Duchesse d'Olivares est bien une grande maîtresse, dans le genre de toutes celles que je connois: et les courtisans comme ceux de toutes les cours.

Le Duc d'Arcos l'est un peu trop; mais les autres ne sont qu'insignifiants, et j'ai fait même l'honneur à Don Raimond de Taxis, de ne pas faire trop bien son métier.

Au lieu de principes dangereux pour le Gouvernement, j'en établis de bons, et je ne veux pas rendre compte de quelques allusions que je me suis permises, et de quelques mots, qui ont été dits.

Je trouve Alfieri plutôt lyrique que dramatique: et une élegie sur la mort de Perès qui ne me paroît pas faire grand effet. Je

XXXII-[X] préface 6

*Préface.*

sens et admire la beauté et l'harmonie de ses vers. Celles des vers allemands ne frappent pas mon oreille: mais j'y crois, puisqu'on m'en assure. Le plaidoyer entre le titre de Roi, d'Epoux et de Père, que l'on sait d'avance ne prendre pas le dessus, me dure trop long tems dans Alfieri.

Carlos et la Reine se tuant sur le théâtre ne me paroissent pas bons Catholiques. J'ai fait voir que Posa l'étoit, parcequ'il a l'air de se repentir d'un suicide, qui ne va bien qu'aux Grecs et aux Romains. Son espèce de petite prière lui en ôte l'odieux, qui n'est plus dans nos mœurs. Il n'y a plus à présent que quelques foux, malades, ou scélérats qui craignant la roue, se tuent pour l'éviter. Je m'apperçois bien qu'il n'y a pas assez de pompe dans ma versification et des expressions peut-être pas assez dignes de la tragédie.

XXXII-[XI] préface 7

*Préface.*

Mais peut-on recourir aux images, emprunter le secours de la mythologie et se passer de dire ce qu'on a à dire dans un drame moderne? Il n'y a qu'à lui donner ce modeste nom, si l'on veut. Mais Philippe ne peut point parler comme Agamemnon, Elisabeth comme Clitemnestre, et Carlos comme Oreste. Cette maudite famille a gâté bien des auteurs.

La Chevalerie peut ainsi que dans Tancrede avoir son langage élevé. Mais une cour se sent toujours de l'antichambre: et le débit de ce qui s'y passe doit être noble sans y être ampoulé.

N'aimant pas les exagérations et n'étant jamais que de mon parti en tout genre, je dois déplaire à tous les partis, en accordant tantôt à l'un, et en refusant tantôt à l'autre. Par exemple les François moins raisonnables à cet égard que les Allemands et les



*Préface.*

Anglois désapprouvent mon premier acte. Une tragédie, diront-ils, qui commence par un air de guitarre! Pourquoi la Reine dans son intérieur ne se permettroit-elle pas ce petit divertissement; ainsi que les Dames de sa cour une conversation dans leur genre?

Je rends grace à Schiller de son spectre de Charles V, car sans lui je n'aurois trop su que faire pour le dénouement. C'est presque la seule chose, que j'aye imité, ne sachant pas assez d'allemand pour le traduire, mais assez de françois pour voir que la traduction ne vaut rien.

J'ai eu besoin de la decoration de l'appartement de la Reine, au milieu du 5<sup>me</sup> acte. Je ne me suis pas gêné, et de même qu'on a le bon esprit au théâtre allemand de se passer de l'autre unité, j'aurois fait de même, si j'en avois eu besoin, sans pousser cela à l'excès comme ce que dit Boileau;

XXXII-[XIII] préface 9

*Préface.*

*Enfant au premier acte et Barbar au dernier.*

J'approuve bien qu'on ne se gêne pas la dessus, et qu'on se moque du reproche des François de manquer à l'illusion, lorsque la cage d'un souffleur l'a déjà détruite tout-à-fait. J'ai fait périr par les mains du Grand Inquisiteur Don Manuel Galbés, j'ai fait damner le Marquis de Posa; de n'en empêcher pas les autres. J'ai mon revenant.

Je laisse croire aux supplices les plus affreux pour la Reine et l'Infant, ou à une prison perpétuelle dans un horrible cachot. Ne suis-je pas assez noir?

Qu'on ne le soit pas assez pour me juger sévèrement.

Voici ma seconde tragédie. Si je réussissois, je pourrois dire:

*Un beau jour, un matin ce talent se trouva.*

*J'avois près de cent ans. quando celi m'arriva.*

## Acte I.

Scène I. (dans l'appartement de la Reine.)

*La Reine chante une romance dans le genre de celles de Marie Stuart. La Princesse d'Eboli, la Comtesse de Fuentes, la Duchesse d'Olivares. Elles travaillent, et après l'air :*

*La Princesse d'Eboli.*

**M**adame que je plains la Princesse adorable

Qui pour nous a quitté la cour la plus aimable !

En France tous les jours marqués par les plaisirs

Vous laissent de charmans et cruels souvenirs.

*Mél. T. 32. Oeuv. Mél. T. 18. 2*

XXXII-[17]

— 18 —

*La Reine.*

Je ne regrette rien. Déjà ma destinée  
A vivre en ce pays m'a d'abord condamnée,  
Quand l'Infant Don Carlos dût être mon  
époux ;  
Et je ne suis pas plus malheureuse que  
Vous.

*La D. d'Olivarés, Grande Maitresse.*

Il n'est point de malheur dans une cour  
brillante  
Que l'heureuse étiquette a rendue im-  
sante.  
Un chacun sait sa place, et conserve son  
rang,  
Et le mérite ici coule dans notre sang.

*La Comtesse de Fuentes.*

Quel plaisir n'a-t-on pas de voir l'obéis-  
sance

XXXII-18

— 19 —

La terreur, le respect, qu'on ne voit pas  
en France!

*La Reine.*

L'amitié, les beaux arts et la société  
En faisoient selon nous un séjour enchanté.

*La Princesse d'Eboli.*

Les fêtes, les tournois, les ris, les jeux,  
les graces  
Des jeunes Souverains suivoient partout les  
traces.

*La D. d'Olivarés.*

Les plaisirs de nos rois même ont l'air  
important,  
Et l'on préfère ici le noble à l'élégant.  
Que l'on danse ou voyage, ou qu'on chasse  
ou qu'on prie,  
Tout est majestueux, pompe et cérémonie.

XXXII-19



— 20 —

*La Princesse d'Eboli.*

Tout respiroit l'amour. Le second des  
Henris  
Et Diane en donnoient l'exemple dans  
Paris.

*La C. de Fuentes.*

D'un pays corrompu c'est ce qu'on doit  
attendre;  
Et l'Espagne chez eux ne trouve rien à  
prendre.

*La Pr. d'Eboli.*

Personne ne voudra non plus prendre  
nos jeux  
Combattant les taureaux et brulant des Hé-  
breux.

*La D. d'Olivarés.*

Notre magnificence en ces jours se dé-  
ploye.  
A la religion se mêle notre joye.

XXXII-20

— 21 —

*La C. de Fuentes.*

La décence et les mœurs, qu'exige no-  
tre Roi,  
Font que l'on trouve ici tout son bonheur  
en soi.

L'exemple édifiant, une foi sans seconde  
Présagent les plaisirs chez nous de l'autre  
monde.

*La D. d'Olivarés.*

D'un étranger ici la présentation  
Le remplit pour la cour de vénération.  
Mes heures, mes pouvoirs marqués par le  
genie  
Sur les autres pays élèvent l'Iberie.  
Et dans toutes les cours que de confusion  
De familier, de libre et pitoyable jargon!  
Chez nous l'aimable crainte et le profond  
silence  
Préservent les sujets de la moindre licence.

XXXII-21

— 22 —

*La Reine.*

Vainement j'avois cru, qu'abbattant le  
croissant

On en auroit gardé quelque reste galant.  
Au lieu d'abencerage et de galanterie,  
Je trouve dans les moeurs quelque sauvagerie.  
Mais l'Espagnol fidèle et fier dans les combats,  
Sait se battre, obéir et ne murmure pas.

*La D. d'Olivarés.*

Madame, heureusement que le sort  
d'une Reine  
A des devoirs sacrés, que l'on remplit sans  
peine.  
Epouse d'un grand Roi, vous avez le bon-  
heur  
De réunir en Vous et son trône et son coeur.

*La Pr. d'Eboli.*

Mais le fils du grand Roi n'eut qu'à celle  
qu'il aime,

XXXII-22

— 23 —

Consacré ses momens. Devenu Roi lui  
même

Il n'auroit plus pensé qu'aux soins de ses états,  
Qui de ceux de l'amour ne dédommagent  
pas.

L'Infant est beau, brillant, amoureux de  
la gloire

*(en examinant la Reine)*

On dit qu'il va jouer un rôle dans l'histoire.  
Le voici, qui paroît.

## Scène II.

*Les mêmes. Don Carlos.*

*La Reine.*

On parle de départ:  
Que vous allez courir des guerres le hazard.  
Je ne puis que louer cette sublime idée  
Si du Roi votre père elle semble approuvée.

XXXII-23

— 24 —

*Carlos.*

Je ne m'en flatte pas, je suis né mal-  
heureux  
Et ne puis espérer de voir combler mes  
vœux.  
Si le Roi me permet de commander en  
Flandre  
Je ne tarderai pas, Madame, de m'y rendre.

*La Reine.*

Le Duc d'Albe, dit-on, demande cet  
emploi  
Il ne calmera pas la colère du Roi.

*Carlos.*

Je veux par la douceur ce bon peuple  
réduire  
Ne combattant que ceux qui veulent le sé-  
duire.

XXXII-24



— 25 —

*La Reine.*

Je prendrai grande part, Carlos à vos  
desseins,  
Puisse le Ciel un jour rendre heureux vos  
destins.

*La P. d'Eboli.*

Que vous manque-t-il, Prince avec au-  
tant de charmes?  
Et dans tous les pays on vous rendra les  
armes.

Scène III.

*Les mêmes. Le Marquis de Posa,*

*Un Page.*

*Le Page annonçant*

Le Marquis de Posa pour ici présenter  
Des lettres à la Reine — est-il permis  
d'entrer?

XXXII-25

— 26 —

*La Grande Maîtresse (en regardant à sa montre.)*

Deux minutes trop tard, pour avoir audience

*La Reine.*

Madame, il a pour moi des lettres de la France.

On dit, qu'il en revient. S'il déplaisoit au Roi,

Que l'on me les remêt, je le prendrais sur moi.

*Posa (avec une génuflexion)*

De me mettre à vos pieds la Reine votre mère

Procure une faveur pour mon ame bien chère.

*(il remet des lettres.)*

XXXII-26

— 27 —

*La Reine* (à la D. d'Olivarés.)

La mienne en est charmée, et vos instructions . . . . .

M'est-il permis de lire?

*La G. Maîtresse* (hésitant un moment.)

Oui, Madame.

*La Reine.*

Lisons (*elle lit.*)

*La Princesse d'Eboli.*

En Chevalier de Malthe, avez Vous d'In-  
fidelle

Purgé la terre? il faut une guerre cruelle  
Pour nous en délivrer.

*Posa.*

Le nombre en est trop grand  
Vous y réussiriez mieux que nous sûrement.

XXXII-27

— 28 —

*La Princesse d'Eboli.*

Avez - Vous pourfendu des géans?

Votre lance

A-t-elle soutenu le foible et l'innocence?

*(Le vers suivant est tout entier dans la traduction en prose, et surement sans que l'auteur ait pensé à en faire un. Je l'ai conservé, parceque je trouve qu'il y a une grande idée.)*

*Posa.*

Le pouvoir pour le foible est toujours un  
géant.

J'ai vu par le pouvoir opprimer le Flamand  
Regner partout l'orgueil, l'intérêt, l'injustice,

Et le plus vertueux n'avoir que moins de  
vice.

*La Comtesse de Fuentes.*

Connoissez-Vous, Monsieur, d'Henri le  
Confesseur?

XXXII-28

— 29 —

Chasse-t-il de la Cour l'indécence et l'erreur?

*La Grande Maîtresse.*

Aux gala qu'y fait-on au premier rang  
paroitre

Ou du grand Chambellan, Maréchal ou  
Grand Maître?

*(elle regarde à sa montre.)*

Le Roi pourroit venir chez Votre Majesté.

*La Reine (en sortant au Marquis de Posa.)*

Avec Vous de l'Infant je sais l'intimité.

*(Pendant que toutes ses Dames parlent à Posa, la Reine interrompt souvent la lecture pour parler à Carlos. J'aime mieux supposer une tendre conversation, que l'écrire, puisque rien ne seroit plus fade.)*

XXXII-29



— 30 —

Scène IV.

*Carlos, Posa.*

*Carlos.*

Eh bien, mon cher Posa. Vos lettres  
d'aujourd'hui?

*Posa.*

On jure par l'Infant. On n'attend plus  
que lui.

*Carlos.*

Pour m'unir ou dompter la Belgique si  
fière

Je sens que mon voyage est surtout néces-  
saire.

J'ai peine, je l'avoue, à quitter ces beaux  
lieux.

Et j'aime presque plus être ici malheureux.

*Posa.*

Pour ou contre le Roi gagnant la con-  
fiance

XXXII-30

— 31 —

Vous vous assurerez là votre indépendance.  
Mais en butte à l'envie et toujours sou-  
pçonné  
Vous pouvez dans les fers mourir empoi-  
sonné.

*Carlos.*

Mais si la Reine un jour me montrait  
que son ame  
Daigne un peu partager ma dévorante  
flamme  
Pourrais-je la quitter?

*Posa.*

Pour obtenir sa main  
Si le décès du Roi change votre destin,  
L'himen, la politique, et de l'amour les  
ailes  
Vous portent à Madrid dans huit jours de  
Bruxelles.

XXXII-31

— 52 —

*Carlos.*

J'entends quelqu'un, on vient. Sauvez-

Vous au plutôt.

Je chercherai l'instant.

Scène V.

*Carlos. Un Page.*

*Le Page.*

Prince, une lettre, un mot.

*Carlos lit.*

Quelques mots échappés, ou bien quel-  
ques regards

Vous ont peut-être appris de mon coeur  
les écarts.

Mais la crainte du Roi, la crainte de moi  
même

M'empêchent de vous dire, à quel point je  
vous aime.

Vous le devinerez encor plus aisement,

Si le Page vous mène à mon appartement.

XXXII-32

— 33 —

*il dit.*

Puis-je en croire mes yeux? Vous Page  
de la Reine!  
Menez-moi promptement.

*Le Page.*

Vous vous verrez sans gêne  
Mais on Vous parlera si peu, Prince et si bas,  
Que le plus curieux ne vous entendra pas.

### Scène VI.

*Carlos, La Pr. d'Eboli (dont c'est l'appar-  
tement sans lumière.)*

*Carlos à genoux.*

Voilà donc le moment le plus doux de  
ma vie,  
Grand Dieu reprenez la, qu'elle est belle!  
et finie!

*Mél. T. 32. Oeuv. Mél. T. 13. 3*

XXXII-33

— 34 —

*La Pr. d'Eboli.*

Carlos, qu'elle commence et soit entière  
à moi

Pour Vous j'ai refusé la passion du Roi.

*Carlos.*

Appellez-Vous ainsi la fatale hymenée  
Qui m'a ravi la main, qui m'étoit destinée?

*La Pr. d'Eboli.*

Monstre qu'entends-je! à qui t'adres-  
ses-tu?

A l'amant de la Reine immoler ma vertu?

*Carlos.*

Princesse pardonnez la funeste méprise.  
Par votre lettre à tort mon ame fut surprise.  
Indigne de vos feux, moins j'ai du conce-  
voir

Qu'Elisabeth pour moi manquât à son de-  
voir.

Enfin, j'ai succombé.

XXXII-34



— 35 —

*La Pr. d'Eboli.*

Le Roi me vengera,  
Avant la fin du jour; et tout il apprendra.  
J'aime mieux m'exposer à toute sa colère  
Que d'infames amours lui cacher la mistère.  
Fuis, traître, séducteur, et tu me trouveras  
Ainsi qu'une furie attachée à tes pas.

*Fin du I. Acte.*

---

## Acte II.

Scène I. (Appartement du Roi.)

*Le Roi, le Grand Inquisiteur, l'Archevê-  
que, Don Carlos, le Comte de Lerma,  
le Duc d'Arcos, le Grand Veneur, le Duc  
de Feria, le Duc d'Albe et autres Grands  
d'Espagne.*

*Le Roi.*

Assez long-tems partout on a vu sur le  
trône

Porter languissamment une triste couronne.

XXXII-35

— 36 —

Quoiqu'en sachant bien plus que de vils  
complaisans

D'eux même tous les Rois sont souvent  
méfians.

Que le soupçon adroit, la haine et la peur  
veille.

A l'indulgence ici je fermerai l'oreille.

Si quelqu'un aujourd'hui veut me parler  
d'affaire,

Je supprime la Junte, avec mon ministère.  
Sans doute et sans remords je prononce au-  
jourd'hui,

Sans tant d'avis divers, dont j'évite l'ennui.

*Le Duc de Feria.*

L'Empereur Charles V. le craignoit bien  
peu Sire.

Et croyoit par plusieurs pouvoir bien mieux  
s'instruire

Si de l'un d'entre nous vous êtes mécontent,  
Otez lui son emploi, mais en le remplaçant

XXXII-36

— 37 —

*Le Grand Inquisiteur.*

Un Prince aidé du Ciel et par le saint  
office  
En sait plus qu'il n'en faut pour faire à tous  
justice.

*L'Archevêque.*

Sans doute que le Ciel protège l'innocent,  
Mais laisse quelquefois triompher le mé-  
chant.  
Adorons ses décrets pour nous impénétra-  
bles.  
Il saura mieux que nous distinguer les cou-  
pables.

*Le Duc de Feria.*

Qui soupçonne d'un Roi la bonne in-  
tention?  
Mais le principe est loin de l'application.

XXXII-37

— 38 —

*Le Roi.*

Feria, j'aime peu pareille remontrance:  
Peut-être qu'à l'Infant plaira cette sentence.

*Le Grand Inquisiteur.*

Charles V. eut des torts, quand il s'en rap-  
portoit  
Moins à l'avis du Ciel, qu'à celui d'un sujet.  
Un Monarque qui met en Dieu sa confiance,  
Peut exécuter seul et vouloir ce qu'il pense.

*Le Duc d'Arcos.*

Il ne peut se tromper. Voyez dans cet  
état  
Du grand Philippe II. le bonheur et l'éclat.  
Dieu fait connoître assez, que dans chaque  
entreprise  
Sans le secours humain il l'aime et favorise.

XXXII-38

— 39 —

*L'Archevêque.*

Dieu, que l'on fait parler chacun pour  
sa faveur,  
Aime la vérité; déteste le flatteur.

*Le Roi.*

Pour la dernière fois j'ai voulu vous en-  
tendre.  
Et d'un mot, d'un regard, je sais à qui  
m'en prendre.  
Le grand Inquisiteur a-t-il fait son devoir?

*Le G. Inquisiteur.*

Maures, juifs, mécréans sont tous en  
mon pouvoir.

*Le Roi (au Comte de Lerma.)*

De Gardes vous donnant, Comte, ma  
compagnie,  
J'assure mon état, ma couronne et ma vie

XXXII-39



— 40 —

*Le Roi (au Grand Veneur.)*

Marquis que mes forêts soient pleines  
de gibier,

Que le peuple jamais s'avise d'en crier.

Je ne veux pas, qu'on m'aime, il suffit,  
qu'on me craigne

Me respecte, obéisse et tout haut ne se  
plaigne.

*(au Duc d'Arcos.)*

D'Arcos en Catalogne allez porter vos pas :  
La France la menace, il m'y faut votre bras.

Scene II.

*Les mêmes. Le Marquis de Vasqués.*

*Le Comte de Lerme.*

Sire, voici Vasqués, le juge de Castille.

*Le Roi (presque haut.)*

Je devrois commencer par toute ma fa-  
mille.

N'avez Vous point ici de sentence de mort ?

En la signant, Vasqués, rarement on a tort.

XXXII-40

— 41 —

*Le M. de Vasqués (donnant un papier.)*

C'est un brave Dragon, déserteur de  
l'armée

Sire, pour secourir sa famille affamée.

Il fut blessé dix fois, a vu trente combats;  
Sans cesse on le nommoit l'exemple des  
soldats.

*Le Roi.*

Que m'importe, Vasqués! à présent qu'il  
périsse.

Braves, ou non, leur crime est digne du  
supplice.

*Le Marquis de Vasqués (avec un autre  
papier)*

Pour avoir obligé — C'étoit un com-  
merçant.

*Le Roi.*

Obliger n'est pas fait pour un négociant.  
Et si pour ce service, il fit mal ses affaires

XXXII-41

— 42 —

Je veux, que dans l'instant on l'envoie aux  
galères.

*Le M. de Vasqués (avec un autre papier.)*  
Un prêtre pour avoir été trop indulgent.

*Le Roi*

Qu'il subisse d'abord, Monsieur, son  
châtiment.

*L'Archevêque*

Il fut pendant trente ans l'ornement de  
l'église,  
On pourroit pardonner cette faute commise;  
Il fut humain et doux.

*Le Roi.*

Que fait l'humanité?  
On juge par les lois et non par la bonté.

*Don Carlos.*

En fils, soldat, sujet, j'implore un maî-  
tre, un père,

XXXII-42

— 43 —

Pour pouvoir commencer une illustre carrière.

Le repos n'est pas fait pour un coeur généreux,

Qui voudroit imiter tant de brillans ayeux.

Puis-je Vous demander la réponse à la lettre,  
Qu'à Votre Majesté j'osai faire remettre.

*Le Roi.*

La voici: (*au Duc d'Albe*) sans tarder;  
au séjour de l'erreur  
Portez le fer, la flamme, et semez la terreur.

Duc d'Albe, c'est en vous seul, que je me confie.

*Le Duc d'Albe.*

Et Sire, pour Vous seul je donnerois ma vie.

XXXII-43

— 44 —

Scène III.

*Carlos, le Duc d'Albe*

*Carlos*

Encor couvert du sang des ennemis du  
Roi

Par le sang à la Flandre aller porter la loi!  
Le premier brillamment fit rougir votre épée.  
De celui des Flamands mon ame est attri-  
stée.

Vous ne nâquites point pour mener des  
bourreaux;

Et Toléde étoit fait pour vaincre des héros.

*Le Duc d'Albe.*

Vous ne nâquites pas pour protéger des  
traîtres.

Au lieu d'être leur père il faut être leurs  
maîtres.

La bienfaisance, Prince, en ces occasions

XXXII-44



— 45 —

Peut-être élèveroit sur Vous quelques soupçons.

*D. Carlos.*

Les traitres à la cour, Duc d'Albe, sont  
moins rares :

Plus que les révoltés dangereux et barbares.  
Je laisse le champ libre à ces laches flatteurs,  
Qui de leurs Souverains nourrissent les erreurs ;

Insectes vénimeux, rongeurs de leur patrie,  
Pour faire bien mourir, empoisonnant la vie.

*Le Duc d'Albe.*

De ces sectes ainsi parlent les partisans.

*D. Carlos.*

Ainsi pour l'échaffaud prechent les courtisans.

XXXII-45

— 46 —

*Le Duc d'Albe.*

Le fils seul de mon Roi peut tenir ce  
langage.

C'est abuser du nom et du sang et de l'âge.  
L'oeil du Seigneur par nous surveille les  
états.

Ses dogmes et son culte ont besoin de nos  
bras.

*D. Carlos.*

Il faut être Chrétien autant que Catholi-  
que.

Les armes à la main n'en font pas la prati-  
que;

Des croisés par le ciel assez peu protégés.  
En Palestine on vit les projets dérangés.

*Le D. d'Albe.*

Irai-je en disputant soumettre l'hérésie  
Aidé par l'Ecriture et la Théologie?

XXXII-46

— 47 —

Du taciturne Orange et de Horné et d'Eg-  
mont,

Je connois peu la foi, mais bien l'ambition.  
Il faut les déjouer, et non pas les convain-  
cre.

Je ne veux convertir qu'à force de les vain-  
cre.

*D. Carlos.*

Ainsi d'Albe se sert de la religion.

*Le D. d'Albe.*

Elle n'est qu'un prétexte à la rebellion.  
Le peuple n'en s'ait rien. Un factieux l'égare.  
Pour ou contre le ciel, de l'esprit on s'empare.  
Pour secouer d'un Roi la juste autorité  
On s'aveugle du nom vague de liberté.  
On hésite, l'on craint, et faute d'énergie  
Un despotisme affreux succède à l'anarchie.  
Pour avoir été bon, l'on est bien plus cruel  
En laissant écraser et le trône et l'autel.

XXXII-47

— 48 —

*D. Carlos.*

Le fils d'un Roi peut seul distinguer la  
nuance

De ce qu'on peut vouloir de la toute puis-  
sance.

Mais un Duc d'Albe esclave et tiran à la  
fois

Du juste et de l'humain ne connoit point  
la voix.

Tolède, si de sang votre ame est altérée,  
Prenez le mien. Voyons cette fatale  
épée.

Charles quint eut du coeur, je suis son pe-  
tit fils.

Je sauverai peut-être un malheureux pays.

Point de fausse pitié, de respect, ni de  
grace;

Et que Tolède ou moi succombent sur la  
place.

XXXII-48

— 49 —

*Le D. d'Albe.*

Fils de mon Roi, Songez . . . . . que suis-  
je et qu'êtes-vous?

*D. Carlos.*

Votre gloire vous met au dessus de nous  
tous.

Je ne connois ni rang ni titres en courage  
Et vous defends surtout de parler de notre  
âge.

*Le Duc d'Albe.*

L'ordre et le nom d'Infant me force d'o-  
béir.

Je brave pour l'honneur un tardif repentir.  
(ils se battent.)

Scène IV.

*Les mêmes. La Reine.*

*La Reine.*

Qu'entends-je? Don Carlos! Duc d'Al-  
be! ces épées . . . .

*Mél. T. 32. Oeuv. Mél. T. 18. 4*

XXXII-49



— 50 —

Que dans mon sang plutôt toutes les deux  
trempées . . . .

Juste Ciel! chez le Roi . . . . Prince que  
faites-vous?

Tolède, Vous osez . . . . le fils de mon  
époux . . . .

Le fils de votre Roi, notre unique espérance,  
Dont vous devriez plutôt gagner la con-  
fiance . . . . .

*Le Duc d'Albe.*

Je me suis dit, Madame, en cette occasion,  
Ce qu'exige l'honneur, ou la soumission,  
Ou la crainte du Roi, la crainte de la honte.  
Mais soyez tous les deux tranquilles sur  
mon compte.

Je ne l'instruirai point de ce tendre intérêt  
(*en fixant la Reine.*)

Pour le Prince et pour moi (*en remettant  
son épée*) dont vous voyez l'effet.

XXXII-50

— 51 —

Scène V.

*Les mêmes. Le Roi.*

*Le Roi.*

D'Albe, je vous cherchois.

*Le D. d'Albe.*

La bonté de la Reine  
Pour prendre ici congé, dans cet instant  
m'amène.

*Le Roi (à la Reine.)*

Vous ne sortez jamais de votre appartement,  
Sans avoir avec vous votre accompagnement.

Et je suis étonné de voir ici, Madame,  
Le Prince qui vous veut sans doute ouvrir  
son ame.

Parle-t-il du bonheur qui lui fut refusé?  
De s'en ressouvenir il seroit bien osé.

XXXII-51

— 52 —

Pour le bien de la Flandre, ou l'honneur de  
la France,

Peut-être j'interromps l'utile conférence.

*Don Carlos.*

La Reine promettoit de vouloir me ser-  
vir

Contre mes ennemis, et vouloit obtenir  
Que je puisse bientôt sacrifier ma vie,  
Ou du grand Charles quint vous garder la  
patrie.

*La Reine.*

Laissez, Sire, laissez aller loin de la  
cour

Ce Prince si peu fait pour ce fatal séjour  
Où l'on est entouré des serpens de l'envie  
Où la vie enfin n'est qu'une triste agonie.

*Le Roi.*

Contre les Musulmans je vous éprou-  
verai;

XXXII-52

— 53 —

Et sans votre secours, Carlos, je soumettrai  
Des Chrétiens qu'a nommé votre noir ca-  
ractère

Le pays, le berceau de l'Empereur, mon  
père.

Partant de celui-ci pour punir les Gantois,  
Il vouloit bien aussi, qu'on respectât ses lois.

*La Reine et D. Carlos (ensemble.)*

Le prix que nous mettons à ce qu'on  
nous refuse  
A l'importunité peut nous servir d'excuse.

*Le Roi à la Reine.*

Rentrez, ne sortez plus sans Dames du  
palais.

*(à l'Infant.)*

Carlos, félicitez d'Albe sur ses succès.  
Que ma famille tremble ainsi que mon  
empire.

XXXII-53

— 54 —

Qui sachant mes soupçons ose me contre-  
dire?

(*La Reine rentre. Carlos sort par une  
autre porte.*)

Scène VI.

*Le Roi.*

D'Albe que pensez vous de la Reine et  
de mon fils,  
De son amour pour elle, et pour mes enne-  
mis?

*Le D. d'Albe.*

Jé saurois repousser l'injure personnelle  
Quand sa suite pour moi seroit la plus  
cruelle.

Mais, Sire, Don Carlos est trop mon en-  
nemi

Pour jamais me résoudre à parler contre lui.

XXXII-54



— 55 —

Qu'il meure en apprenant ma première victoire.

Mais les délations ne souillent pas ma gloire.

Scène VII.

*Le Roi seul.*

Ce départ désiré m'étonne et me console.

La Reine à ce sujet m'adresse la parole!

Comment, et qui me trompe . . . . ah, je  
m'eclaircirai,

Et quoiqu'un peu plus tard, mieux je me  
vengerai.

*Fin du II. Acte.*

Acte III.

Scène I.

*(dans l'antichambre de la Reine)*

*Le Roi seul.*

Je donne ordre et contreordre, et dans  
ma méfiance,

XXXII-55

— 56 —

En moi seul je n'ai pas même confiance.  
Dieu, Seigneur, sauvez-moi de l'horrible  
dessein,  
Qui m'arma d'un poignard pour être un  
assassin.  
L'amour propre vengeur d'une folle en  
furie  
Assure-t-il assez l'indigne perfidie?  
De l'Infant le transport étoit d'étonnement:  
Elle même l'a dit, et n'est point d'un amant.  
Ne voyant que romans, amours imagi-  
naires,  
Bien des femmes ainsi se forgent des chi-  
mères.  
Me croire son amant . . . . croire Carlos  
épris! . . . .  
Mais si près de la Reine avoir été surpris?  
Ah! Si je le croyois . . . . exilant la Prin-  
cesse

XXXII-56

— 57 —

Qui de tous ses remords vient m'accabler  
sans cesse,

D'en savoir plus encor j'oterois les moyens.

Galbés. Comte de Lerme . . . oui, vas,  
non non, reviens.

Si dans ceci la Reine avoit été coupable,  
De pardonner si vite eut-elle été capable?

La Princesse est chez elle à ce que l'on m'a  
dit . . . . .

Je garde mon soupçon, et l'ancien me suffit.  
Egaré, point à moi; n'entrons pas chez la  
Reine.

Car j'ignore à quel point le désespoir en-  
traîne.

---

*Le Roi étoit occupé de ses affaires entre  
le premier et le second acte, où il a été  
toujours sur la scène. C'est dans l'in-  
tervalle du second au troisième, que la*

XXXII-57

— 58 —

*d'Eboli a eu le tems d'accuser et de s'excuser. Ses remords auprès du Roi n'ont pas eu beaucoup d'effet, comme on voit, mais beaucoup auprès de la Reine, qui est bonne. C'est après une longue conversation, et beaucoup de pleurs, qu'on la voit à ses pieds, quand le rideau de la seconde scène se lève.*

*Scène II.*

*(La décoration change et représente l'appartement de la Reine et la Princesse à ses genoux.)*

*La Reine, la Princesse d'Eboli toutes deux en pleurs.*

*La P. d'Eboli.*

*Eh, que peut, je le sais, un tardif repentir?*

*Après ce crime affreux, je n'ai plus qu'à mourir.*

XXXII-58

— 59 —

*La Reine.*

J'étois si soupçonnée avant d'être trahie,  
Que je fais peu de cas de ce reste de vie.  
Les grands me jugeront; mais il n'est point  
permis

A prouver l'innocence, ici qu'on soit admis.

*La P. d'Eboli.*

J'ai demandé la mort au Roi pour un  
mensonge  
Qui dans le désespoir, lui dis-je, me re-  
plonge.

Je me jette aussitôt à terre à ses genoux:  
Je ne vous crois que trop dit-il, et levez-  
vous.

Si je pouvois encor taxer de calomnie,  
Ce que de révéler, j'eus la basse infamie,  
Je sauverois peut-être un Prince malheureux.

*La Reine.*

Rien ne fera d'effet sur le Roi soupçon-  
neux.

XXXII-59



— 60 —

Regardez, entendez tout ce que l'on peut  
dire

Puissiez-vous le sauver; et seule que j'expire.

Scène III.

*La Reine seule.*

Grand Dieu, condamnez-vous un tendre  
sentiment,

Ignoré par moi-même, à Carlos, le cachant?

Certes, devant la loi je ne suis point cou-  
pable.

Mais me justifier . . . . Je n'en suis pas  
capable.

Enfin, si tu ne peux, Carlos, vivre pour moi

Le destin permettra, que je meure pour toi.

J'entends du bruit. Je rentre.

Scène IV.

*Don Manuel Galbés, Officier des Gardes.*

Où rencontrer le Prince?

Puissé-je en sa faveur soulever la province!

XXXII-60

— 61 —

Scène V.

*Le même. Le M. de Posa.*

Don Manuel Galbés, est ce pour l'arrêter ?  
Tot ou tard à sa perte il ne peut résister.

*Galbés.*

Le Comte de Lerme à qui l'on donna  
l'ordre  
De s'emparer du Prince en ce jour de dés-  
ordre . . . .  
Je viens pour le sauver, s'il en est encor  
tems.

*Posa.*

Il est donc à la cour d'honnêtes courti-  
sans !  
Quel éclat, juste ciel pour l'honneur de la  
Reine !  
Et quel aveuglement, où l'amour propre  
entraîne !  
Celui de d'Eboli sans doute l'égara.

XXXII-61

— 62 —

Celui du Roi jaloux aujourd'hui nous perdra.  
J'attends ici le Prince. Evitez sa présence:  
Que de droits, Manuel, à sa reconnoissance.

Scène VI.

*Posa. Don Carlos.*

*Carlos.*

Eh bien, mon cher Posa, mon tems est-il  
venu?

*Posa.*

Philippe délibère, et je l'ai bien prévu.  
L'ordre qu'il a donné, n'a pas encore de suite,  
Grace au brave de Lerme. A présent que  
la fuite  
Compromettroit la Reine, il faut rester  
ici:  
Dut-elle être arrêtée, et vous Carlos aussi.  
Peut-être on prouvera, qu'une femme ir-  
ritée  
Sur ce qui ne fut pas, ce matin aveuglée

XXXII-62

— 63 —

A jugé pour la Reine un fol emportement  
Dont le crime n'étoit que trop d'empresse-  
ment.

Le Roi vient; soutenant sa terrible pré-  
sence,

Qu'il fasse sur moi seul retomber sa ven-  
geance.

Scène VII.

*Le Roi. Posa.*

*Le Roi.*

Pourquoi donc à me voir tant de retar-  
dement?

La Reine vous a vu dans son appartement.

*Posa.*

Sire, je le devois, et de la Reine mère  
Des lettres à remettre . . . . et loin de toute  
affaire

Lassé de voyager, de service et de cour  
Je ne compte plus, Sire, habiter ce séjour.

XXXII-63

— 64 —

*Le Roi.*

Je connois de Posa l'humeur souvent  
austère

Et j'aime assez un fier et marquant caractère.  
N'oubliant point le mal, je me souviens du  
bien.

Agé de dix-huit ans et n'arrêté par rien  
Vous sauvant de l'Alcala, vous allâtes dans  
l'isle,

Où votre valeur fut aux Chevaliers utile.  
Résistant à Hassem, Piali, Mustapha  
La mer, où vous nageiez, sur ses bords, vous  
porta.

Carlos est votre ami, mérite-t-il de l'être?

*Posa.*

Ah, pouvez-vous ne pas l'en reconnoître?  
Je venois l'avertir du danger, qui l'attend.  
Ni la Reine, ni lui, qui n'en est point l'a-  
mant

XXXII-64



— 65 —

Ne doivent pas fournir sujets de compro-  
mettre

L'honneur de tous les deux, et celui de leur  
maître.

*Le Roi.*

Mon ordre est suspendu de les faire ar-  
rêter.

Mieux, que tout mon conseil j'aime vous  
consulter;

Mais être à ses genoux, et cette confiance  
Ne prouve-t-elle pas assez d'intelligence?

*Posa.*

Des femmes le rapport toujours exagéré  
D'une femme en furie est encore augmenté.  
Et la difficulté, d'entretenir la Reine  
L'enhardissoit peut-être à lui parler sans gêne.

*Le Roi.*

Dans Sarragosse un jour, en ce fameux  
tournois

*Mél. T. 32. Œuv. Mél. T. 18. 5*

XXXII-65

— 66 —

Où blessé je rompis des lances par trois fois,  
Quand on crut, que l'Infant reçut cettebles -  
sure,

La Reine par ses cris me fit cruelle injure;  
Remise en apprenant que ce n'étoit que moi,  
Il faudroit bien, dit-elle, aller panser le Roi.  
Ce sang froid fut pour moi le coup le plus  
terrible.

De l'oublier jamais, il me fut impossible,

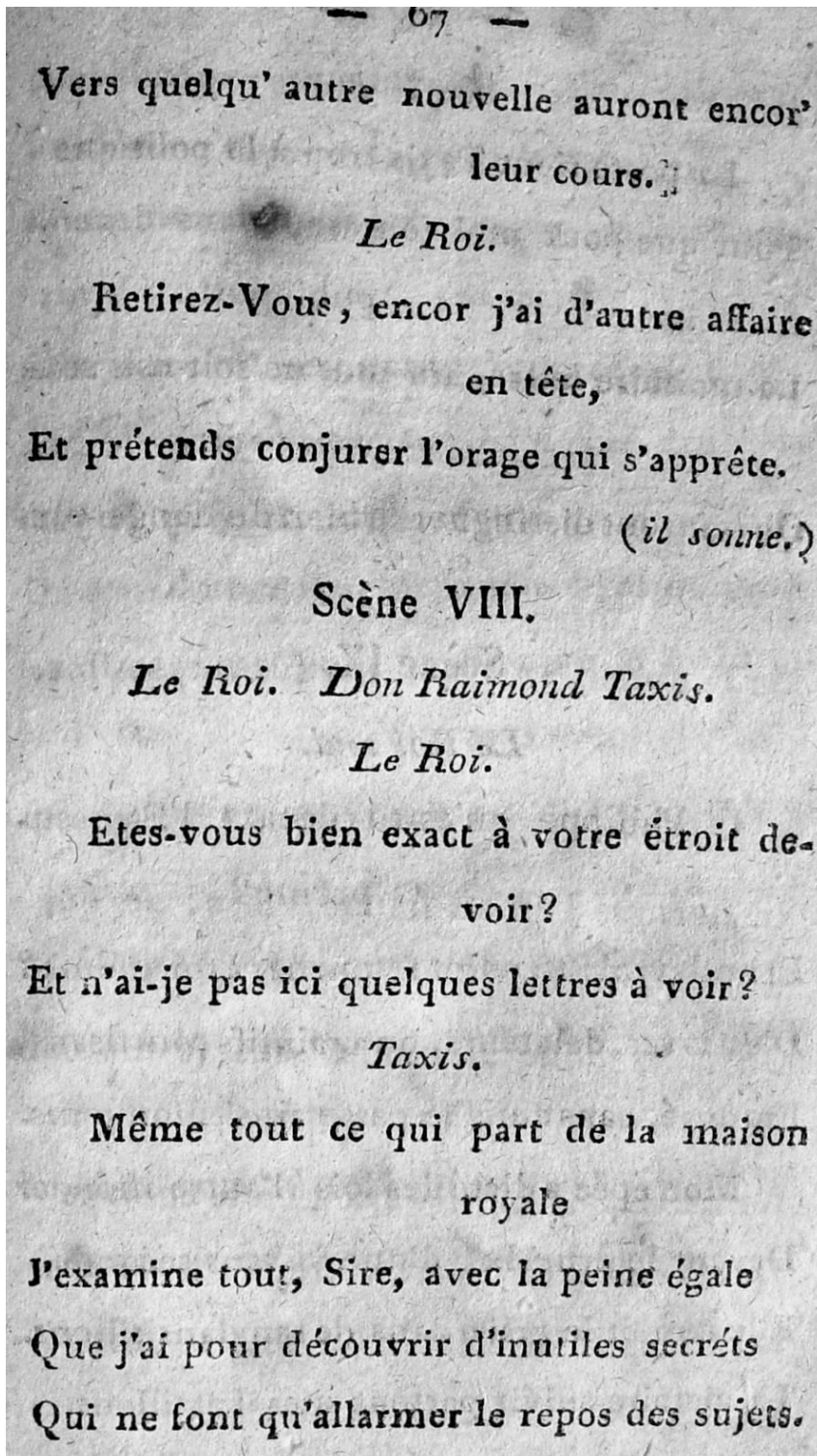
*Posa.*

Lorsque l'on est frappé, Sire, de quel-  
que objet

On soupçonne aisement sans le moindre  
sujet.

Remerciez de Lerne ayant eu le courage  
De n'avoir point servi votre première rage.  
D'antichambre bientôt les sots malins dis-  
cours

XXXII-66



XXXII-67

— 68 —

*Le Roi.*

La poste tient Taxis trop à la politique  
Pour que pour moi tout seul sans devenir  
publique  
La moindre lettre, un mot ne soit mis sous  
mes yeux  
Qui sauront distinguer le bien du dangereux.

Scène IX.

*Le Roi seul.*

O Philippe qu'es-tu devant l'Etre su-  
prême ?  
Et ne devrois-tu point retourner à toi-même ?  
D'esclaves, délateurs, ou craintifs courtisans,  
Entouré, sans amis je passe ainsi mon tems.  
Mon épée a dicté des lois à l'autre monde.  
Devant le crucifix, d'une foi sans seconde,  
Elle semoit le grain dans de sanglans sillons.  
La victoire suivit partout mes bataillons.

XXXII-68

— 69 —

Je ne puis sommeiller . . . . Que sais-je si  
le père

D'un des gartles du corps par un arrêt se-  
vère

N'a peut-être péri sur quelques échaffauds  
De même que le tems, je suis armé de  
faux.

Un autre a vu tomber la tête de sa mère  
Croyant, que pour la Reine elle avoit un  
mystère.

Quoi, sous mon oreiller repose un scorpion!  
Je rêve, si je dors, épouse . . . trahison . . . .  
Mais de l'Escurial une cave profonde  
Me rendra le repos peut-être en l'autre  
monde.

O juste providence! on ne peut échapper  
Aux coups de la vengeance, à qui l'on doit  
céder.

XXXII-69



— 70 —

Scène X.

*Le Roi. Taxis.*

*Le Roi.*

Tu reviens agité.

*Taxis.*

Malgré ma vigilance

Un courier de Carlos, pour la Flandre et  
la France

Vient d'être assassiné, Sire, par des brigands;  
De prendre ce paquet, ils n'ont pas eu le  
tems.

*Le Roi.*

Quelques lettres, lisons, je connois l'é-  
criture.

Je devine sur quoi. Frémissez ma nature.

„Guillaume de Nassau, pour le Belge op-  
primé

„Et son droit supprimé,

„Pour vous et pour ma gloire,

XXXII-70

— 71 —

„Je veux faire la paix aux champs de la  
victoire,  
„ Sous vous gagnant mes éperons.  
„ Alors, je traiterai d'indulgence et pardons.  
„ C'est à la tête d'une armée,  
„ Contre l'injuste électrisée,  
„ Qu'on peut parler soumission;  
„ Privilèges rendus, entre le fils, le père,  
„ L'Europe interviendra. Désarmant sa  
colère,  
„ J'appaise la révolte et si mes ennemis,  
„ Encore contre moi sont toujours réunis  
„ Je suis sûr de la France et sûr de l'Angle-  
terre.

C'est inutile à lire, hola! Gardes à Moi!

Scène XI.

*Le Roi. Le Comte de Lerme.*

*Le Roi.*

Obéis à l'instant à l'ordre de ton Roi,  
Qu'on saisisse Carlos!

XXXII-71

— 72 —

*Le Comte de Lerme.*

Sire il est à la chasse.

*Le Roi.*

S'il n'est pris au retour, il y va de ta place ;  
Non, Comte, de ta tête et sans aucun dé-  
tour,  
Je prouve la révolte et prouverai l'amour.

Scène XII.

*La Reine. La Princesse d'Eboli.*

*La P. d'Eboli.*

Avez-Vous entendu ces dernières paroles  
De la fureur du Roi si dangereux symboles ?

*La Reine.*

Tachez de rencontrer le Marquis de  
Posa.

S'il est possible encor, le Prince il sauvera.

XXXII-72

— 73 —

Scène XIII.

*Les mêmes. Posa.*

*Posa.*

Je cours à sa rencontre et d'hiéronimite  
Je lui porte un manteau, sûr de la réussite.  
Sortant de sa prison et bien enveloppé,  
Par la fable d'ici chaque garde attrapé  
De Charles quint laissant passer le spectre et  
l'ombre,  
Carlos profitera de la nuit la plus sombre;  
Mon cheval l'attendra. Je vous réponds de  
lui,

De vous en séparer résistez à l'ennui;

Scène XIV.

*La Reine. La P. d'Eboli.*

*La P. d'Eboli.*

*(à la Reine)*

Soutenez ce malheur,

XXXII-73

— 74 —

(à *Posa.*)

Je soutiendrai la Reine

Et dans son appartement d'abord je la ramène.

(à *la Reine.*)

Madame, la revolte est bien loin de mon  
cœur.

Je ne veux point armer, mais sauver votre  
honneur

Sans cela des héros sortiraient de la terre

Au seul nom de justice, et de gloire, et de  
guerre

A l'art des généraux notre noviciat

Nous élève d'abord dans le premier combat.

---



— 75 —

## Acte IV.

Scène I. (Appartement du Roi.)

*Le Roi et toute sa cour.*

*Le Roi.*

Qui parle pour Carlos ne peut être qu'un  
traître.

*Deux Grands à la fois.*

Nous n'avons qu'un avis, celui de notre  
maître.

*Le Roi.*

A présent je n'ai plus rien d'autre à con-  
sulter,

Que la punition, qu'on a su mériter.

Vous Grand Inquisiteur vous saurez la ma-  
nière,

De venger un monarque et de venger un

XXXII-75

— 76 —

*Au Comte de Lerme.*

A-t-il fait résistance ?

*Le Comte de Lerme.*

Il a subi l'arrêt  
Prononcé justement sur un fils, un sujet.

*Le Roi.*

Parle-t-il de la Flandre, a-t-il nommé la  
Reine ?

*Le C. de Lerme.*

Les fers de la prison sont bien une autre  
chaîne.

Eh ! qui dit qu'à la Reine il ait jamais pensé ?

*Le Roi.*

Il m'a par sa révolte encor plus offensé.

*Le Grand Inquisiteur.*

Plus j'y pense, grand Roi, plus pour  
votre service

Je vois avec plaisir agir le St. Office.

XXXII-76

— 77 —

*Le Roi.*

La Reine est sûrement coupable, ju-  
gez la!

*Posa.*

De verité la bouche est celle de Posa.  
Pour gage d'un traité la Reine fut livrée,  
Et fut suivant l'usage ainsi sacrifiée.  
La politique éteint le flambeau de l'hymen,  
Et rarement des rois le coeur suivit la  
main.  
Au dessus de l'amour et sans chercher à  
plaire  
Cet hymen à Philippe a paru nécessaire,  
Souscrivant au décret bien cruel pour le fils,  
Qui prouve que son coeur lui dut être sou-  
mis?  
Quels mots furent jamais signes d'intelli-  
gence?

XXXII-77

— 78 —

On ne lui vit jamais que de l'indifférence.  
Qu'a de commun la Reine avec des révoltés ?  
Que lui font Horne, Egmont, et d'infâmes  
traités ?

Scène II.

*Le Duc de Medina Sidonia. Les mêmes  
et Galbés qui accourt.*

Votre Grand Amiral et l'horrible nouvelle  
Qu'il ne reste plus rien d'une flotte si belle.

*Le Roi.*

Je suis ferme, Galbés, et qu'on le fasse  
entrer

*(Les Grands tournent le dos à l'Amiral.)*

A sa juste fureur, dans ce jour s'exposer !

*L'Amiral.*

Reste de l'armadu, de toute la noblesse  
De mes talents, ma tête expiera la foiblesse.

XXXII-78

— 79 —

*Le Roi.*

Elle me repondroit de quelques man-  
quemens.

Je ne vous chargeai point de combattre les  
vents.

C'est avec l'ennemi que la flotte invincible  
L'écrasant sans quartier, auroit fait l'impos-  
sible.

*Les Grands (ensemble.)*

'Au Duc de Medina, nous faisons com-  
pliment.

De juger les amis, s'est bien là le moment.

*Le Roi.*

Reconnoissez de Dieu la volonté su-  
prême;

Lui seul, juste, puissant, est plus grand que  
moi-même.

XXXII-79



— 80 —

*Le Grand Inquisiteur.*

Sire, en Vous abbaissant devant la provi-  
dence  
Pour vos crimes comptez même sur l'indul-  
gence.

*Le Duc d'Arcos.*

Hatez du Prince, Sire, un juste chati-  
ment.  
Qu'on apprenne le crime avec le jugement.  
Il est aimé du peuple, et de prison peut-  
être  
L'arrachant en fureur, il le fera paroître.

*Le Roi.*

Du peuple je crains peu la rage et le  
pouvoir  
Et l'échaffaud le fait rentrer dans son devoir.  
Que l'on en élève un devant la résidence.  
Un roi foible a bientôt perdu son influence.

XXXII-80

— 81 —

(à l'Amiral.)

Le Potoze rendra cent autre millions.  
De mes troupes tirant trente autre batail-  
lons,  
Je veux, Grand Amiral, prenant votre re-  
vanche  
Envoyer avec vous cent vaisseaux dans la  
manche.

Scène III.

*Les mêmes. La Reine. La P. d'Eboli.*

*Le Roi.*

Vous paroissez tranquille, et Carlos dans  
les fers  
Vous touche peu, Madame, ainsi que ses  
revers,  
La trahison enfin en ce jour éclatée  
Prouvera ce que peut d'un Roi l'ame irritée.

*Mél. T. 32. Oeuv. Mél. T. 18. 6*

XXXII-81

— 82 —

*La Reine.*

Je viens offrir ma tête. On parle ici,  
dit-on,  
Pour moi d'un fol amour et de rebellion;  
Vous Grand Inquisiteur et votre St. Office:  
Je brave tout, j'attends. Dieu me sera  
propice.

*(pendant qu'il parle au Roi.)*

*Posa à la Reine.*

Madame tout concourt au généreux des-  
sein,  
L'habit et le cheval, l'émente et le tocsin.

*Le Roi.*

Je veux qu'au jugement la Reine même  
assiste.  
Je la crois innocente; et dans ce jour j'in-  
siste

XXXII-82

— 83 —

Sur ce que tous mes Grands d'un acte so-  
lemnel

Prononcent hautement la mort du criminel.  
L'autorité du Roi, la tendresse du père  
Ensemble combattant . . . . ce sera mon af-  
faire.

*La P. d'Eboli, (bas à la Reine.)*

Le combat sera court, Madame, enten-  
dez-vous?

*La Reine, (tout haut.)*

Un bruit assez confus s'élève jusqu'à  
nous.

*Le C. de Lerme.*

Sire, écoutez, je crois . . . . oui que le  
tocsin sonne:

*(aux autres.)*

Courez, quittez le Roi, je veille à sa  
personne.

XXXII-83

— 84 —

*Le Roi à la Reine.*

Peut-être qu'à ceci vous avez quelque  
part

Et que vous attendez, pour Carlos un ha-  
zard.

Madame vous verrez bientôt la perfidie  
Qui de plus d'un coupable abrégera la vie.

---

Acte V.

Scène I.

*Le Roi seul.*

Le calme du sang froid, en Dieu ma  
confiance

Pourtant quelque échaffaud, de tout soin  
me dispense.

Quelques coups de canon que j'entends à  
présent

XXXII-84



— 85 —

Feront couler de sang, s'il en faut, un tor-  
rent;

Et rendront pur celui qui coule dans les  
veines

De l'état, dont je tiens sévèrement les rênes.

Mais on ne tire plus . . . Quoi! l'Espagnol  
soumis

A son devoir sitôt par la crainte est remis?

## Scène II.

*Le Duc d'Albe.*

Sire, tout est fini. Je partoisi pour la  
Flandre

Quand le bruit du tocsin à moi se fit enten-  
dre.

Le peuple étoit en paix: mais le traître  
Posa

D'un mouvement partout que lui seul sup-  
posa

XXXII-85

— 86 —

Prétendit arrêter tous les efforts lui même.  
Je l'ai fait mettre aux fers par mon ordre  
suprême.

*Le Roi.*

Qu'a pu dire ce monstre, et de raison,  
d'excuse?

*d'Albe.*

Sire, il n'avoit pas l'air de rougir de sa  
ruse.

Des principes anciens tous les réformateurs  
Fanatiques et foux, fastueux novateurs  
Du nom de liberté recherchent le martire.  
A leur punition ils aiment à souscrire.

*Le Roi.*

Devant toute la cour je veux l'interroger.

*d'Albe.*

Il s'obstinera, Sire, à ne vouloir parler.  
Son crime est avoué. Que sert-il de l'en-  
tendre?

XXXII-86

— 87 —

*Le Roi.*

Sa mort avantcoureur des supplices de  
Flandre

Etant due à Tolède, étant son précurseur  
Y portera la mort, ou la juste terreur.

La fausse humanité, craignant une injustice

Plus que la cruauté livra l'homme au supplice.

Qu'on assemble la cour. Que le Clergé,  
les Grands

Arrivant à la fois prennent ici leurs rangs.

Scène III.

*Toute la Cour.*

*Le Grand Inquisiteur.*

Le grand Philippe enfin va donner à la  
terre

XXXII-87

— 88 —

Un exemple aujourd'hui, devenu nécessaire.  
De l'Infant, de Posa cette rebellion  
Se couvre du manteau de la religion.

*L' Archevêque.*

Si le prétexte vain de quelques privi-  
lèges  
Arme contre l'état quelques bras sacrilèges,  
Invoquons le Seigneur pour couronner la foi.  
La réforme en élude ou renverse la loi

*Le Roi.*

Pour le confondre mieux, qu'on fasse  
entrer Posa.

*Galbes (à part.)*

Je n'ai pu le sauver . . . . . Sous vos  
yeux le voilà:

XXXII-88

— 89 —

Scène. IV.

*Les mêmes. Posa ( qu'on conduit avec des  
fers aux pieds )*

*Posa.*

Ne m'interrogez point, Sire, rien n'est  
plus clair.

J'ai voulu secourir le peuple le plus fier  
Et chargé de pouvoir auprès du brave Prince,  
Qui seul pouvoit sauver une belle province,  
Je voulois, qu'au moment, qu'il y seroit  
rendu

Un traité vous rendit tout ce pays perdu.  
Je bannissois d'abord le nom de république.  
Et l'Infant devenant son souverain unique  
Aux dépens de Nassau, des Hornes et d'Eg-  
mont,

J'étouffois l'hérésie et leur ambition.

Dévouant les bourreaux à des ames cruelles  
Je voulois épargner des cruautés nouvelles.

XXXII-89



— 90 —

**Le projet est manqué. Je n'ai plus qu'à  
mourir,**

**Décidez au plutôt ce que je dois souffrir.**

**Le Grand Inquisiteur et tout le Saint Office  
Doit avoir raisonné mon genre de supplice.**

**Scène V.**

*Les mêmes. Mercado Exempt de Gardes.*

*Don Louis de Mercado.*

**Je ne pourrai parler, Sire, qu'à vos ge-  
noux**

**Dans le trouble où je suis.**

*Le Roi.*

**Mercado levez-vous**

**Rien ne peut m'agiter . . . . Mon es-  
prit calme et ferme**

**A tout événement sait toujours mettre un  
terme.**

XXXII-90

— 91 —

*Mercado.*

Le merveilleux toujours a produit sur  
l'esprit  
Ce que l'on ne croit point, mais ce qu'on  
dit.

En esprits forts ici partout la terre abonde.  
Mais je les vois toujours les plus peureux  
du monde.

*Le Roi.*

Au fait, Don Mercado. La volonté de  
Dieu  
Ou sa permission peut tout reduire en feu,  
Reculer les torrens, et les eaux vers leur  
source  
Adorons son pouvoir, voilà notre ressource.

*Mercado.*

Sire, vous le savez, une tradition  
De Charles quint atteste ici la vision,

XXXII-91

— 92 —

Tel qu'il fut à Saint Just, en Hiéronimite.

Aux gardes se montrant, ils ont tous pris la  
fuite.

Le poste à cette porte a paru dangereux  
Depuis long-tems, selon les gardes les plus  
vieux.

On s'est mis en prière; et de Charle et son  
sceptre.

Ils ont vu clairement, me disent-ils, le  
spectre.

*Posa.*

Posa, tu meurs content, et le Prince est  
sauvé;

Pour toi mon sacrifice est au moins achevé.  
Vous Grand Inquisiteur ménageant votre  
office,

*(d'une voix tremblante et dévote)*

J'expire, je péris. Dieu soyez moi propice.

*(il se jette dessus l'épée d'un de ses gardes  
à qui il l'a arrachée.)*

XXXII-92

— 93 —

Je crois, j'espère en vous. Pardonnez la  
fureur,  
Qui me fait délirer par un excès d'honneur.

*Le Roi.*

Qu'on emporte ce mort, et qu'avant on  
le fouille.

D'un suicide ainsi ce monstre donc se souille !  
S'il échappe en ce monde à la torture au fer  
Il subira du moins les peines de l'enfer.

*Mercado.*

Je trouve ce billet, Sire, daignez le lire :  
„Galbés promet en m'enfermant,  
„De vous donner trois mots à lire.  
„Votre cheval, le mien, la porte du cou-  
vent.

Qu'en tourmens plus qu'affreux sans procès  
il expire.

*Le Roi à Mercado.*

Ce costume de moine, auquel je crois  
si peu

XXXII-93

— 94 —

Lorsqu'on m'en a parlé, ne m'a paru qu'un  
jeu.

On m'a dit très souvent, qu'aux Hiéroni-  
mites

Ce spectre couronné venoit rendre visite.

*Mercado.*

Sire, je l'ai suivi. Sans prendre ce che-  
min

Tout près de chez la Reine, il disparut sou-  
dain.

*Le Roi.*

Qu'on garde le couvent, et que des sen-  
tinelles

Veillent autour d'ici sous des peines cruelles,  
S'ils se laissoient aller à la compassion

Ou bien peut-être encore à quelque vision.

Allez les surveiller ; je paroitrai peut-être

Trop-tôt pour le malheur d'une épouse et  
d'un traître.

XXXII-94



— 95 —

Scène VI.

(*Appartement de la Reine.*)

*Carlos (en Hiéronimite.) La Reine.*

*La Reine.*

Fuyez, Carlos, fuyez, il ne faut qu'un  
instant.

Peut-être l'on vous cherche en mon ap-  
partement.

Falloit-il donc enfin, que ce péril extrême  
Malgré moi vous apprit à quel point je vous  
aime?

*Carlos.*

Ce mot doux à mon coeur me trans-  
porte hors de moi.

Que me fait à présent la vengeance du Roi?

*La Reine.*

Son ame de ce mot ne peut être jalouse  
Votre mère le dit et presque votre épouse.

XXXII-95

— 96 —

*Carlos.*

Le ciel ne peut blamer ce tendre senti-  
ment

On n'est point criminel seulement en ai-  
mant.

Scène VII. et dernière.

*Le Roi, toute la Cour avec des flambeaux.*

*Le Roi.*

Si les remords, la honte, avoient pou-  
voir sur l'ame

Des Scélérats, d'amour sentant l'impure  
flamme

On leur épargneroit les supplices nouveaux  
Que doivent inventer pour eux tous nos  
bourreaux.

Je me déciderai sans consulter personne,  
A Dieu mon juge seul, à Dieu je m'aban-  
donne.

XXXII-96

— 97 —

*Le Grand Inquisiteur.*

Ministre de la mort je puis la prononcer.

*L'Archevêque.*

Juger la Reine aussi! Qui donc pour-  
roit l'oser?

Quelle preuve auroit-on de son prétendu  
crime?

Je vois sur tous les fronts; oui l'horreur,  
qui s'exprime.

*Le D. d'Albe.*

Je ne puis demander la grace de son fils.

*Le C. de Lerme.*

Mais l'honneur de la Reine est-il donc  
compromis?

*Le D. de Feria.*

Comment peut-on savoir, si la Reine  
peut-être

*Mél. T. 32. Oeuv. Mél. T. 18. 7*

XXXII-97

— 98 —

N'a pas désapprouvé, que son fils fut un  
traître.

*Le D. d'Arcos.*

Si le Roi pense ainsi, c'est à nous de  
nous taire.

*Le Grand Inquisiteur.*

Et c'est à moi, d'offrir encor mon mini-  
stère.

*La Reine.*

Frappez, Sire, frappez : et que par votre  
main  
Dieu reçoive à l'instant mon ame dans son  
sein.

*Carlos.*

Sans être criminel, Sire, je suis coupable.  
Au Belge je voulois vous rendre supporta-  
ble.

XXXII-98

— 99 —

Le tems m'auroit sans doute assez justifié.  
Mais je dois à présent périr en révolté.

*Le Roi.*

Que les Indes, l'Espagne et la Flandre  
et la France  
Epouvantés sans doute apprennent ma ven-  
geance.

Mais la religion approuve mon courroux.  
C'est un père irrité, le monarque et l'époux,  
Qui n'ayant qu'à Dieu seul, ici compte à  
rendre

D'aucune opinion ne veut jamais dépendre.

*La Reine.*

Je tremble pour Carlos

*Carlos.*

et je tremble pour Vous.

*Le Roi.*

Mes Grands et mon clergé devant moi  
tremblez tous

XXXII-99



— 100 —

Que l'incestueux fils, l'indigne belle-mère  
Meurent, ou non, tous deux, ce doit être un  
mystère.

Que d'armes les héraults fassent ouïr leur  
voix :

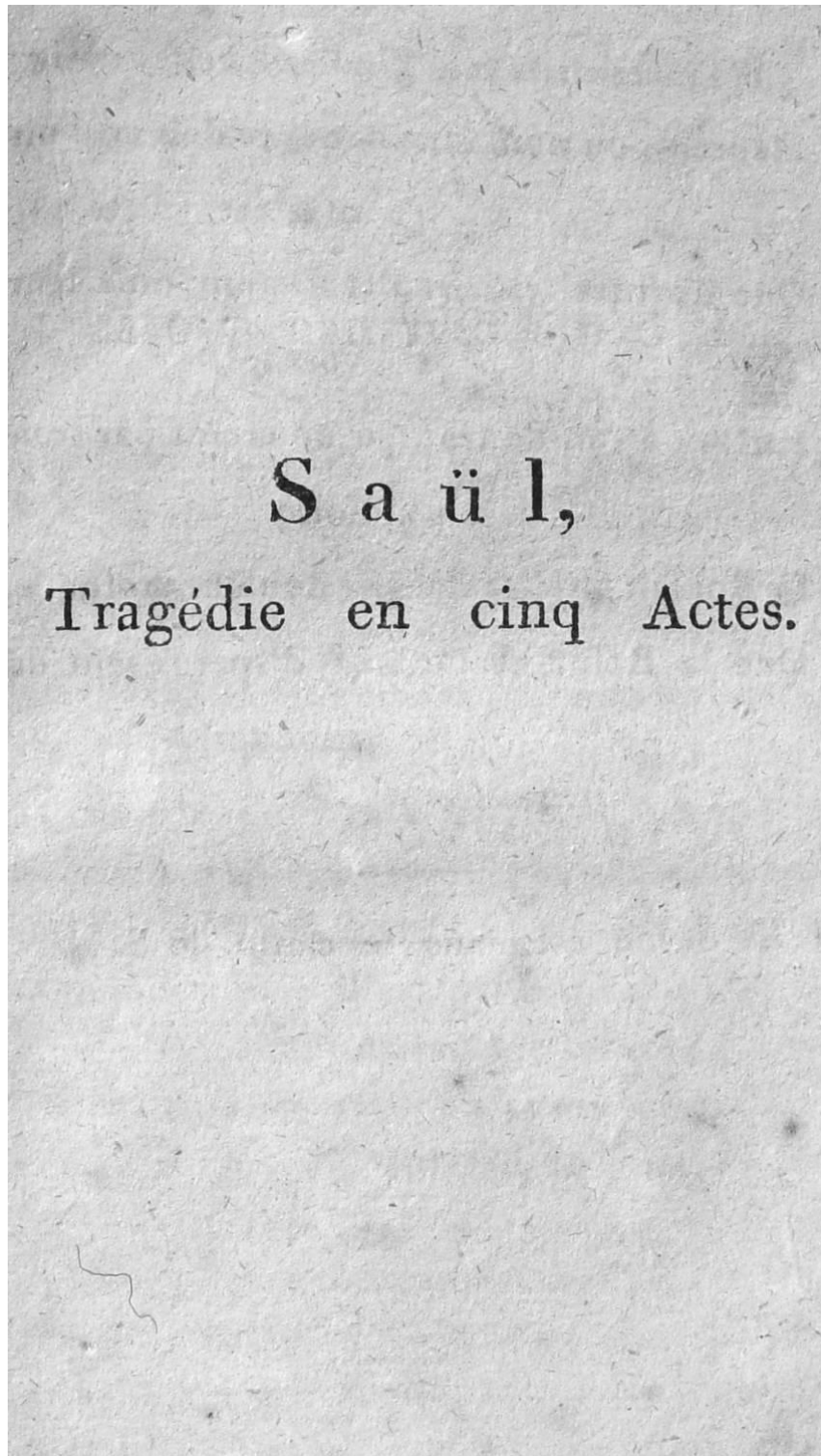
Partout à son de trompe en criant par trois  
fois ;

Le Roi fait publier dans sa douleur profonde,  
Que la Reine et l'Infant disparaissent du  
monde.

*F i n.*

---

XXXII-100



XXXII-[101 titre particulier

P e r s o n n a g e s.

*Saül.*

*David.*

*Michol.*

*Jonathas.*

*Abner.*

*Achimeleck.*

---

La Scène est dans le camp de Saül.

XXXII-[102]

## Préface.

**J**e sais bien, que *le tems ne fait rien à l'affaire*, ainsi que le dit à Oronte le morose Alceste. Ce n'est ni pour me vanter, ni pour m'accuser, que je dirai, que cinq matinées, de sept heures chacune, ont fait mes cinq actes. J'ai suivi à peu près Alfieri, scène pour scène, pour la contexture de la pièce, et sans la traduire ni l'imiter tout à fait, j'en ai pris ce qui me convenoit. J'y ai mis un petit intérêt de mariage d'ambition pour justifier la scène d'Abner: Car s'il avoit fait périr David, Jonathas n'en auroit pas moins succédé à Saül: et j'ai voulu faire jouer un meilleur personnage à David, et justifier par là d'avantage la mort que se donne Saül. Quand un acteur ne revient pas, il est bientôt oublié. Je tache de les faire parler tous assez dans leur genre. J'aurois voulu sauver Jonathas, mais qu'en aurois-je fait? j'ai tué Abner, parcequ'il avoit assez fait pour mériter la morale de la pièce.

XXXII-[103]

Je ne suis ce qu'en dit l'histoire, et m'en soucie peu. Elle fait mourir Samuel de chagrin. J'aime mieux permettre de croire, que Saül y a un peu contribué. Je crois que la poésie d'Alfieri rachete un peu trop de prédication et de rabachage, et la mienne ne pouvant pas en approcher, j'y ai ajouté ces deux ou trois choses que l'on verra.

Savez-vous pourquoi j'ai parlé du peu de tems, que j'ai mis à faire; c'est pour dire que j'en ai mis d'avantage à défaire et à corriger. — Je crois qu'il n'y a pas de mal à un premier jet. On peut attraper quelque trait heureux et d'inspiration, quand on a du talent, ensuite, quand on a du mérite, on conserve ce qu'on a fait de mieux; et l'on change ou ajoute ce que la réflexion, la comparaison, la méditation fournissent d'idées justes et brillantes. Heureux ceux, qui en sont capables. Ce n'est pas moi, qui n'ai pas même l'honneur insipide d'un exact traducteur.



Acte. I.

S c è n e I.

*David seul.*

Puissant Dieu d'Israel, j'obéis à ta voix.  
C'est toi qui me conduis pour rappeler tes  
lois ;

Sans doute de moi-même après tant d'in-  
justices

Je n'irois de Saül provoquer les supplices.  
Cent têtes d'ennemis étoient le juste prix,  
Pour obtenir Michol que ce Roi m'a promis.  
Le cruel nous sépara. Apôtre d'Israel  
Je blamai l'attentat commis sur Samuel.  
Mais soldat général de ce Dieu des armées  
Peut-être dans ce jour ses bannières sacrées

XXXII-105

— 106 —

Me conduiront vainqueur me jeter dans  
ses bras  
Ou chercher mon épouse, ou le plus beau  
trépas.

Scène II.

*David. Jonathas.*

*Jonathas.*

Qui frappe mon oreille? une voix bien  
connue  
Penètre dans l'instant mon ame toute émue;  
Etranger que fais-tu? près des tentes du Roi.  
Serois tu? non . . . . oh Ciel! approche et  
nomme toi.

*David.*

Vive Israel. Je suis un enfant de la  
guerre  
Connu des Philistins, combattant près d'un  
frère

XXXII-106

— 107 —

Exemple des guerriers, serviteurs de mon  
Dieu,  
Dont je viens rappeler le culte dans ce lieu.

*Jonathas.*

David seul peut donner ce titre plein de  
gloire  
Oubliant que c'est lui qui mène à la victoire.  
O mon frère! o bonheur. Me voilà dans  
tes bras.  
Mais toi dans Gelboé.

*David.*

Un songe de combats  
M'enlève à ces forêts. Dans une de nos  
fêtes  
Dieu me disoit: Vois-tu sur ces augustes  
têtes  
Des glaives suspendus? Un ciel de sang, de  
feu?

XXXII-107

— 108 —

Vas venger ta patrie et l'honneur et ton Dieu,  
Mais où puis-je trouver une épouse chérie?  
Pour la voir, de Saül je brave la furie.

*Jonathas.*

Il l'a prise avec lui, tantôt tu la verras.  
Mais crains que de bonheur elle expire en  
tes bras.

*David.*

Encor cher à ses yeux, je trouve dans  
cette ame  
Aussi belle aussi pure, hélas, qu'étoit ma  
flamme.

*Jonathas.*

Mon père en eut pitié. Seule dans le  
palais,  
Elle passoit des jours filée par les regrets.  
Notre maison n'étoit qu'une maison de  
larmes.  
Elle préfère ici le séjour des allarmes.

XXXII-108

— 109 —

*David.*

Mène-moi dans l'instant.

*Jonathas.*

Permet de prévenir

Le trouble, qu'elle va trop vivement  
sentir.

A ton départ après, rendez-moi mon époux,  
Des cris et des sanglots, qui nous déchireroient tous,

Pâle, arrachant dans sa douleur profonde  
Vêtemens et cheveux, voulant mourir au monde,

La cendre sur sa tête, elle baignoit de pleurs  
La main, qui fit jadis le plus grand des bonheurs.

Abner la repoussoit. Et l'esprit de ténèbres,  
Grace à ce scélérat, de ses voiles funèbres  
Couvre le cœur, l'esprit du trop malheureux Roi,

XXXII-109



— 110 —

Furieux, ou reveur, et toujours hors de soi,  
Abner, qui l'a perdu, n'est plus du tout le  
même.

Il paroît aux soldats frappé de l'anathême.  
Nous eumes quelque gloire, en marchant  
sur tes pas.

Mon épée à présent pèse trop sur mon bras;  
Cache-toi cependant aux regards de mon  
père

Encore quelques instans. La trompette  
guerrière,

De ses sons belliqueux faisant tout retentir,  
Sera pour te montrer ce qui doit t'avertir.  
Ton épouse paroît. De tes transports soit  
maître.

Scène III.

*David. Jonathas. Michol.*

*David.*

Crois, Michol, que tu rêves: et je vais  
t'apparoître,

XXXII-110

— 111 —

Je t'en conjure, oui prends pour une illu-  
sion,

Un époux à tes pieds en adoration.

*Michol.*

Non l'Elu du Seigneur! il me soutient,  
m'enlève,

Et me permet de voir que ce n'est pas un  
rêve.

Ah David c'est donc toi . . . . . Les lam-  
beaux sur ton corps

Ont remplacé l'éclat de tes anciens dehors.

Par mes mains autrefois de la pourpre tis-  
sue,

Ton auguste personne avoit été vêtue.

D'un vulgaire guerrier tu n'as que l'appa-  
reil.

*David.*

Je serai plus brillant aux rayons du soleil.

Et la pourpre du sang impur de l'infidelle

XXXII-111

— 112 —

Me parera, Michol, d'une pompe nouvelle.

*Michol.*

Mais si mon père arrive. Ah pour nous  
quel effroi !

Je crains la trahison, et je tremble pour  
toi.

*David.*

De Rama, je dirai, par ordre du prophète

Je viens ici, Saül pour veiller sur ta tête.

J'abbaisse devant toi mon front humilié

Qu'un crime point commis par toi soit oublié.

Je l'ignore Seigneur, mais frappe, si tu  
veux.

Mourant près de Michol je serai trop heureux.

XXXII-112

— 113 —

*Michol.*

Mêle toi dans la troupe ici près de ma  
tente.

Abbaïse ta visière, et remplis notre attente.

*David.*

Que mon grand Dieu triomphe, et son  
culte remis.

Samuel ne vouloit, que ce qui fut promis.

Puisse le ciel encor suspendant sa colère

Ne pas punir le fils des crimes de son père.

*Jonathas.*

Qu'il m'immole, s'il veut, sur les pieds  
de l'autel:

Mais que j'y voie encore adorer l'Eternel.

Notre vie à présent n'est plus qu'une agonie.

Avec vous, ô David, notre gloire est bannie.

Les Philistins trembloient en voyant les dra-  
peaux

De l'Elu du Seigneur suivi de ses héros.

*Mél. T. 32. Oeuv. Mél. T. 18. 8*

XXXII-113

— 114 —

Un soldat d'Israel est la biche timide  
Qui court dans un vallon et que la crainte  
guide.

L'ennemi lui paroît redoutable géant.  
Saül n'est plus Saül, et l'honneur est mou-  
rant.

*Michol.*

Peut-être qu'embrassant les pieds du ta-  
bernacle

En faveur de David par singulier miracle  
Nous verrons de Saül la prompte guérison,  
Et le retour à Dieu, ainsi qu'à la raison.

*David.*

Déployons seulement nos bannières sa-  
crées;  
Je crois ouïr la voix du grand Dieu des ar-  
mées.

XXXII-114



— 115 —

A Dieu pour peu de tems, Michol embras-  
se moi  
Et pour moi, Jonathas, veille toujours sur  
toi.

## Acte II.

### S c è n e I.

*Saül Abner.*

*Saül.*

L'aurore me paroît aujourd'hui plus bril-  
lante  
Le ciel semble plus pur. J'ai cru voir sur  
ma tente  
Descendre des rayons de courage et d'espoir,  
Mais quels pressentimens m'empêchent de  
l'avoir!

*Abner.*

Pouvez-vous, ô mon Roi, défiant de vous  
même

XXXII-115

— 116 —

Vous défier aussi du Soldat qui vous aime?  
Pouvez-vous oublier ces glorieux combats,  
Où tant de Philistins tomboient sous votre  
bras.

*Saül.*

C'est celui de David et du Dieu des  
armées.

Qui me faisoit jadis mes belles destinées,  
C'est au nom du Seigneur, qu'il se battoit  
pour moi.

Je l'ai trop méconnu. J'ai repoussé sa loi.  
De mes lèvres depuis s'exile le sourire,  
Et tout ce que je souffre, Abner, ne peut  
se dire.

*Abner.*

De David vous pouvez aujourd'hui  
vous passer.

Abner saura sans lui l'ennemi renverser.  
Qu'il marche ou bien marchons.

XXXII-116

— 117 —

*Saül.*

Je crois dans mon délire  
Que contre moi souvent toi-même tu  
conspires.

Ou qu'encor plus jaloux de David que moi  
même.

Tu répandis sur moi les maux et l'ana-  
thème.

Jamais maître de moi, contraire en mes  
souhaits.

En paix je veux la guerre, et guerre dans la  
paix.

Samuel me poursuit: et chaque nuit en  
songe . . . . .

*Abner.*

D'indignes préjugés connoissez le men-  
songe,

Un reste de venin des Prêtres d'Israel  
Fera de tous vos jours un tourment éternel.

XXXII-117

— 118 —

Scène II.

*Les mêmes. Jonathas. Michol.*

*Jonathas.*

Que Dieu luise aujourd'hui sur mon Roi,  
sur mon père.

*Michol.*

Que Dieu sur lui répande un baume  
salutaire.

*Saül.*

Il le fut un instant. Me levant ce matin  
Je croyois, je voyois se changer mon destin.  
Qu'il se decide enfin. La défaite assurée  
Moins affreuse pour moi que l'ame inqui-  
tée

Peut-être finiroit pour nous tous ces mal-  
heurs.

Accourez Philistins . . . . Michol taris tes  
pleurs.

XXXII-118

— 119 —

*Jonathas.*

Un souffle dans le camp, de l'air de la  
victoire  
De nos derniers combats bannira la mé-  
moire.

*Michol.*

Couvrons-nous tous de cendre, et re-  
voyons l'autel  
Où David invoquoit le grand Dieu d'Israel.

*Abner.*

Voulez-vous tous les deux redoubler sa  
souffrance?

*Jonathas.*

Voudrois-tu donc bannir son fils de sa  
présence?

*Saül.*

Mes enfans indignés! apprends, qu'ils  
sont mon sang.  
Outrages les Abner, et je t'ôte ton rang.

XXXII-119



— 120 —

*Michol.*

C'étoit dans ces momens, où la mélancolie

Venoit empoisonner la plus illustre vie  
Que le chant de David apportoit un rayon  
De calme, de douceur, de consolation.

*Jonathas.*

À qui dois-je Seigneur détenir mon  
épée,  
Quand du sang de l'impie elle est ensanglantée ?

*Saül.*

O jours de ma jeunesse ! En effet je  
crois voir  
Cen-mille Philistins tombés en mon pouvoir.  
Je les foule à mes pieds : De sueur de poussière,

XXXII-120

— 121 —

Et de sang tout couvert marchant dans la  
carrière,

Loué soit le Seigneur . . . que dis-je le louer  
Non sur mon trône, un autre . . . on le voit  
s'élever.

*Jonathas.*

Est-ce David, mon père! il vous de-  
mande grace.

*Michol.*

Que de ses ennemis il confonde l'au-  
dace.

*Saül.*

Qu'il arrive. Est-ce lui! je lui tendrai  
mes bras.

Non, qu'il ne vienne point, ou sois sûr du  
trépas.

*Abner.*

Seigneur, remettez-vous, nous com-  
battons sans lui,

XXXII-121

— 122 —

Des armes le fracas chassera votre ennui.  
Pour vous toucher, David n'a rien.

Scène III.

*Les mêmes, David.*

*David.*

Que son courage,  
Son amour pour son Dieu, dont les  
Rois sont l'image.  
Le mépris pour Abner, et ce coeur inno-  
cent,  
Qu'il présente au Seigneur pour vous dans  
ce moment.

*Saül.*

Ah, quel aspect affreux!

*Abner.*

Quelle insolence extrême!

*David.*

Tu demandes ma tête; et l'apportant  
moi-même,

XXXII-122

— 123 —

Tel le fils d'Abraham sous ses coups péris-  
sant

Offroit à son couteau tout son sang ruisse-  
lant.

Dieu m'a conduit ici. Je lui dus la victoire  
Où Goliath laissa sa gigantesque gloire.

Il n'en est point, qu'en Dieu. Comme  
simple soldat

Je veux tout réparer ou périr pour l'Etat.

Si je l'échappe; Abner attentif à vous plaire,

Pour ma mort emploira son zélé ministère.

*Saül.*

Quoi! ce nuage épais repandu sur mes  
yeux

Se dissipe à présent, et me rend plus heu-  
reux

Du camp des Philistins viens-tu comme  
transfuge?

XXXII-123

— 124 —

Où comptant trop sur moi me prends-tu  
pour refuge?

*David.*

Je n'ai rien à répondre. Embrasse les  
genoux

Michol, du Roi qui fit son gendre et ton  
époux.

*Saül.*

Ta voix vient d'achever de pénétrer  
mon ame.

Mais la soif des lauriers, dont je sentoais la  
flamme,

Malgré moi te rendit à mes yeux criminel.

Vive David chantoient les filles d'Israël.

Courtisans, généraux, dévorés par l'envie,

Armèrent aussitôt ma triste jalousie.

*Abner.*

Cet élève Seigneur, digne de Samuel

XXXII-124



— 125 —

D'autre prophète encor descendant d'Inael.  
N'a-t-il point attenté contre votre belle vie?

*David.*

Elle fut par Abner assez mal garantie.  
Pourquoi dans votre camp, lorsqu'osant me  
glisser  
Pouvois-je tous les deux, de mes coups vous  
percer ?  
Pour marquer mon respect, Seigneur, et  
mon audace,  
Voici de l'un et l'autre une parlante trace.  
Au milieu du sommeil je coupai ce mor-  
ceau,  
Que je vous offre ici, pris au royal manteau.

*Saül.*

Je suis vaincu par toi.

*Jonathas.*

Nous en vaincrons bien d'autres.

XXXII-125

— 126 —

*Michol.*

Ô David, ô mon Dieu! quels destins  
sont les nôtres.

*Saül.*

Entre vous deux, Abner, plus de ri-  
valité.

Je vous verrai tous deux combattre à mon  
coté.

Mais qu'avant; un festin qui nous reconcilie,  
Fasse, qu'hormis la gloire, aujourd'hui tout  
s'oublie.

### Acte III.

#### Scène I.

*David. Abner.*

*David.*

Je ne me connois point Abner, en ca-  
lomie.

Mais telle qu'elle soit, aujourd'hui je l'oublie.

XXXII-126

— 127 —

*Abner.*

David, n'en parlons plus, ordonne et  
j'obéis.

La patrie et Saül en seront mieux servis.  
Je pouvois espérer une haute alliance,  
Que j'aurois due au rang, ainsi qu'à ma  
naissance.

Dans les plus grands dangers j'accompa-  
gnois le Roi,

Avant que l'on parlât de la fronde et de toi.

Sans tuer un géant, je rendis des services.

Mais je veux aujourd'hui vaincre sous tes  
auspices.

*David.*

Mon sang n'est pas si noble et peut  
mieux se verser.

De toi-même rival, cherche à te surpasser.

Je veux voir tes projets; daigne me les ap-  
prendre.

XXXII-127

— 128. —

*Abner.*

Je ne commande plus, on me le fait  
entendre.

David mon général et gendre de mon Roi  
Devroit m'en dispenser, et prendre tout sur  
soi.

*David,*

Mon prétendu pouvoir à ton expérience  
Vient se soumettre, Abner, instruis nous et  
commence.

*Abner.*

*(lit ses dispositions qui sont l'ordre du  
jour.)*

L'ennemi s'étendant du Nord vers le  
midi  
Sera sur tout son camp à la fois assailli.  
Un corps le tournera, derrière des broussailles.

XXXII-128

— 129 —

Où l'on peut se cacher: Franchissons les  
murailles

Qui par devant son front font un retran-  
chement.

Un passage facile est libre à l'occident.

Un corps feindra l'attaque, un autre la re-  
traite.

Qu'un troisième en réserve achève la dé-  
faite.

Pris sur les flancs, en dos, au centre, à l'o-  
rient

Nous ferons de l'impie un carnage sanglant.

*David.*

Impie, avez vous dit, tachez de ne  
plus l'être.

Mais j'admire et connois Abner pour notre  
maître.

Que de sagesse et ruse! et quel vaillant  
projet.

*Mél. T. 32. Oeuv. Mél. T. 18. 9*

XXXII-129



— 130 —

Puisse Dieu, que j'en prie, en seconder l'effet.  
Abner, je t'obéis, dis-moi quelle est ma  
place.

*Abner.*

Ce sera là première où le soleil en face  
Tendra du Philistin les efforts impuissans.

*David.*

Et là tu déploieras ta valeur, tes talens;  
Si je commande enfin, ainsi que tu prétends,  
Obéis-moi; choisis l'endroit, qui tout décide.

Je te prends pour mon chef, mon héros et  
mon guide.

*Abner.*

Vainqueur de Goliath, soldat et général,  
David attaquera le poste principal.  
Pour la dernière fois, change, fais mieux,  
ordonne,

XXXII-130

— 131 —

A Saül, Jonathas, à toi je m'abandonne.

Ton épouse en prière . . . . .

*David.*

Ah cesse de railler

A ta voix les partis doivent se rallier.

*(Abner sort.)*

Scène II.

*David seul.*

Ce rire amer, ses yeux, cette feinte  
douceur

Font naître encore en moi quelque soupçon  
d'horreur.

Généraux envieux! dissimulés ministres,  
Vous vous livrés sans cesse à vos projets  
sinistres!

Mais l'orgueilleux, Seigneur, devant toi  
confondu,

Renversé sous tes pieds y demeure abbatu.

XXXII-131

— 132 —

Que j'aime d'admirer dans ceux qui me  
détestent,  
Les seuls puissans moyens à présent qui  
nous restent,  
Abner a son parti, j'ai pour moi les soldats,  
Qui me suivront gaiement au milieu des  
combats.

Scène III.

*David. Michol.*

*Michol.*

Vous n'avez plus qu'à fuir trop mal-  
heureux époux,  
Abner a dans l'instant ranimé le courroux  
Du Roi dont j'écoutois les terribles menaces.  
Partés, craignés surtout qu'on ne suive vos  
traces,  
Je crois à Samuel, je crois à votre sort,  
Sans cesse vous quitter seroit pis que la mort,  
Mais Dieu, voici Saül ; grace grace, mon père.

XXXII-132

— 133 —

Scène IV.

*Les mêmes. Jonathas. Saül.*

*Jonathas (qui le conduit.)*

Grace pour lui ma soeur, reprenant sa  
colère,

Ses sens sont égarés; à peine il me connoit.

*Saül.*

Qui me parle de Dieu, de sang et de  
projet.

Enfans, Abner, David, Soldats tout m'a-  
bandonne.

Qui donc m'en veut le plus?

*Jonathas et Michol.*

Oh! mon père personne.

*Jonathas.*

Nous sommes tous soumis, David est  
à vos pieds,

Vous le rappelés-vous? Jadis vous l'écoutiés.

XXXII-133

— 134 —

*Saül.*

Que j'entends sa voix, mais les oiseaux  
funèbres

M'enoncent que je suis entouré de ténèbres.

*Michol.*

Pour le faire sortir de la sombre va-  
peur,

Ta voix David chassoit les remords de son  
cœur.

*David, (chante.)*

L'oint du Seigneur doit être son élu,  
Que Saül à lui revenu,  
S'y livre avec confiance;  
Il fera luire encor des rayons d'espérance.

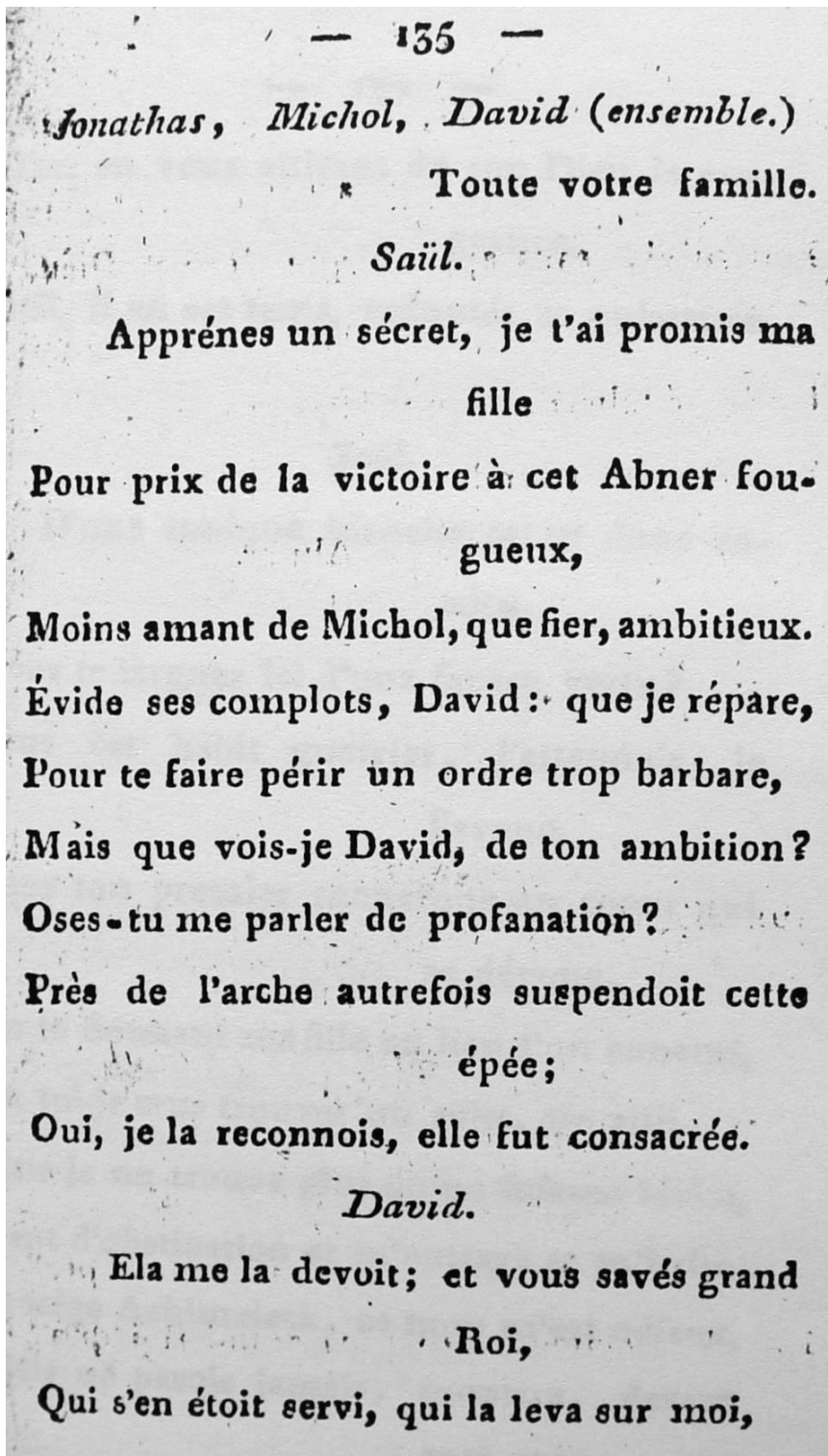
*Saül.*

Ah voilà les doux sons qui ranimoient  
mon cœur,

Lorsque l'impiété m'éloignoit du Seigneur.  
Qui m'aime encore ici?

XXXII-134





XXXII-135

— 136 —

Je fuyois dans Nobé, malheureux et sans  
armes,  
Poursuivi, sans appui, que devant Dieu  
mes larmes  
Du sacré tabernacle on détacha ce fer.  
Si l'on me prend Michol, il sera pour  
Abner.

*Saül.*

De qui le reçus-tu ?

*David.*

d'Achimeleck ce prêtre,  
Aux pieds de nos autels de la part de son  
maître.

*Saül.*

Périsset donc ce monstre

*David.*

Et comment sous vos coups,  
Périt le serviteur d'un plus grand Roi que  
vous ?

XXXII-136

— 137 —

C'est en vous attirant de son Dieu la ven-  
geance,  
Saül, il en est tems, redoutés sa puissance.

*Saül.*

D'une tunique blanche est tu donc re-  
vétu  
Pour te targner ici d'une fausse vertu?  
Sous cet habit guerrier, j'attendois, je  
l'avoue,  
Pour ton premier monarque un coeur qui  
se dévoue,  
En te donnant ma fille au lieu d'un ennemi,  
En toi je crus trouver un sujet, un ami,  
Mais je ne trouve plus qu'un infame lévite,  
Tant d'obstination et m'outrage et m'irrite,  
Protège Achimeleck, ce nom m'est odieux,  
Mais ne parois jamais, monstre, devant  
mes yeux.

XXXII-137

— 158 —

Non, ne disparois point, je veux t'ôter la  
vie

Et faire ainsi mentir toute la prophétie.

## Acte IV.

### Scène I.

*Jonathas, Michol.*

*Michol.*

Si Dieu ne nous aidait, que je craindrois  
mon frère

Ce qu'au jaloux Abner avoit promis mon  
père,

Et je vois à présent, pourquoi ce vil flatteur  
Veut ravir à David et la vie et l'honneur,  
Jamais un mot d'amour n'est sorti de sa  
bouche.

*Jonathas.*

Il sroit mal, ma Soeur, à cet air si fa-  
rouche,

XXXII-138

— 139 —

Aimer ne fut jamais permis aux scélérats,  
La faveur, les emplois leur tiennent lieu  
d'appas,  
Pour un tems de David, privé de sa présence,

Dieu veillera sur nous pendant sa triste absence,

Regarde notre père, ah! quel affreux état!  
Je crains pour lui, pour nous, notre premier combat

Scène II.

*Jonathas, Saül.*

*Saül.*

Où donc est - ce David.

*Jonathas.*

Ayant fait sa prière,  
Et sur sa tête mis la cendre et la poussière,  
Il est parti, Seigneur, et m'enlève un ami,  
Qui m'apprit autrefois à battre l'ennemi.

XXXII-139



— 140 —

*Saül.*

Mais pens-tu regretter celui qu'un faux  
prophète,  
Destine à t'arracher le bandeau de la tête,  
De mon vivant peut-être il est mon suc-  
cesseur ;  
Des mains de Samuel étant l'oint du Sei-  
gneur.

*Jonathas.*

S'il versa dans Rama, peut-être l'huile  
sainte,  
Vous voyés que du camp, il déserte l'en-  
ceinte,  
De peur d'en profiter, errant et fuyant dans  
les bois,  
Il attend la trompette, ou de Saül la voix.

*Saül.*

Qu'on cherche Achimeleck, son prote-  
cteur, ce traître,

XXXII-140

— 141 —

Le successeur d'Aaron, ce prétendu Grand-  
Prêtre.

Scène III.

*Les mêmes, Abner.*

*Abner.*

Je crois l'avoir trouvé, le blanc couvre  
son corps,  
Du camp reconnoissant peut-être les dehors,  
Sous cet habit de prêtre avec d'autres lévites,  
Il sembloit au milieu de nos Benjaminites.

*Jonathas.*

Et quel droit avez-vous? on le conduit,  
o Ciel!

Invoquons pour nous tous, et pour lui  
l'Eternel.

Scène IV.

*Les mêmes, Achimeleck.*

*Abner.*

David pour nous trahir envoyoit à sa place,  
Celui qui devant Dieu se prosternant la face,

XXXII-141

— 142 —

Embrassoit mes genoux se voyant re-  
cherché.

*Achimeleck.*

Un vil mensonge, Abner, n'est pas long-  
tems caché,  
J'essayois de fléchir de mon Dieu la colère,  
Braver celle du Roi, voilà mon ministère.

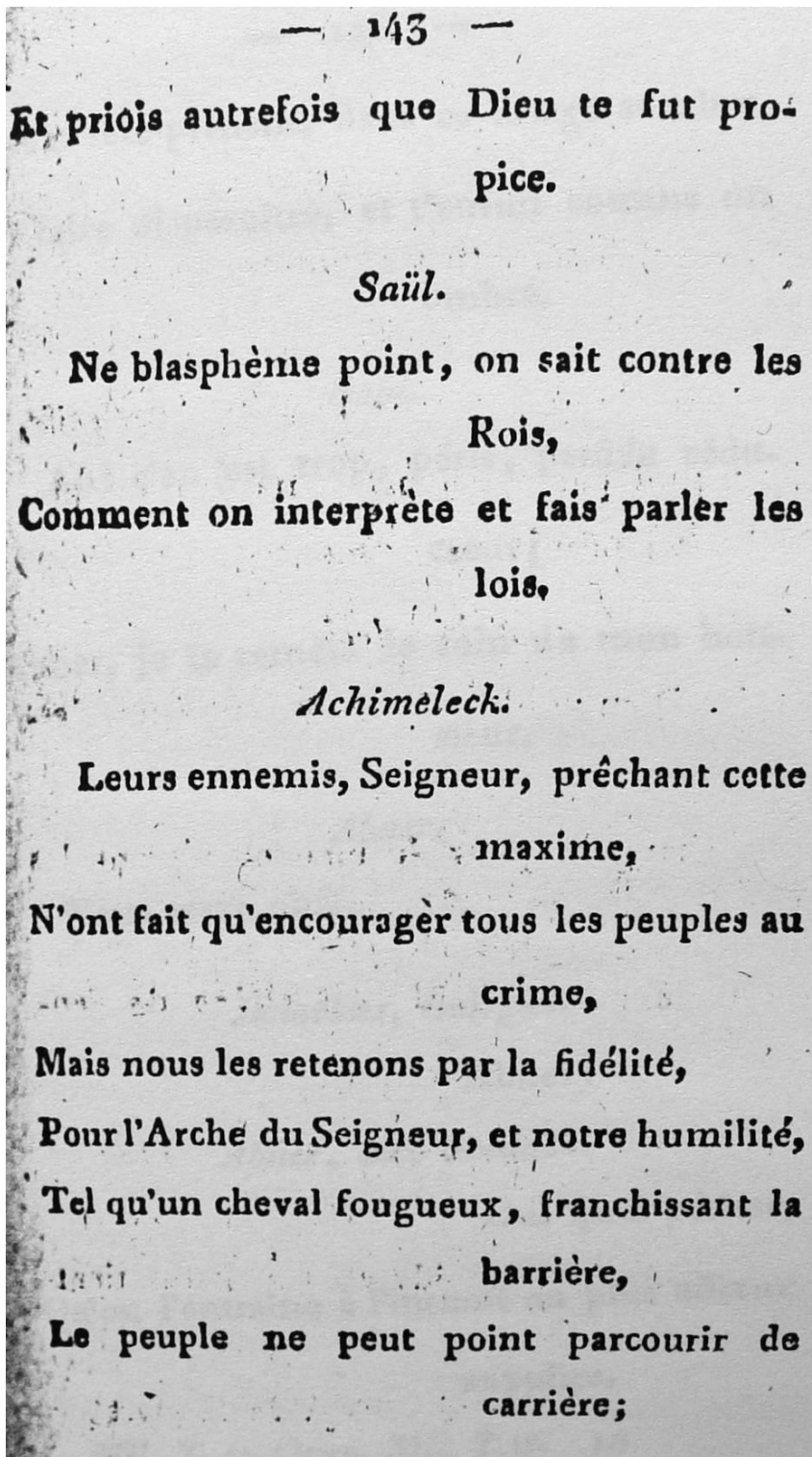
*Saül.*

Faux prophète, ou lévite, imposteur de  
Rama,  
En faveur de Dieu la main se signala,  
Je ne connoissois point ton nom, ton exi-  
stence,  
Mais tu vas me connoître, ainsi que ma  
puissance.

*Achimeleck.*

Et toi même Saül tu ne te connois pas,  
Mais le Dieu d'Israel tu le reconnoitras,  
J'ai revêtu l'Ephode dans le St. Sacrifice,

XXXII-142



XXXII-143

— 144 —

Je ne suis rien, qu'es-tu devant le Roi des  
Rois,

Tu désobéissois, tu méconnus sa voix.

*Saül.*

Je ne fis qu'épargner le sang Amelecite,  
Pourquoi par ce bienfait ma famille pro-  
scrite.

*Achimeleck.*

De Dieu vouloir juger les sublimes des-  
seins,  
Qui changent pour le bien et régulent les  
destins,  
C'est s'exposer, Saül, au glaive de ven-  
geance  
Que je vois sur ta tête, un Dieu que l'on  
offense,  
En repoussant, David, en tes mains tient  
son sort,  
De ses ailes de feu vois l'ange de la mort

XXXII-144



— 145 —

Sur ta tête planant, dans ce nuage sombre,  
Te faire disparoitre, et t'enfuir comme un  
ombre.

*Saül.*

Ah! c'en 'est trop, pèris, perfide sédu-  
cteur;

Abner, je te remets le soin de mon hon-  
neur.

*Abner.*

Vous serez obéi.

*Jonathas, indigné.*

Abner!

*Abner, aux Soldats.*

Oni qu'il périsse,  
Qu'on l'entraîne à l'instant au plus affreux  
supplice.

*Mél. T. 32. Oeuv. Mél. T. 18. 10*

XXXII-145

— 146 —

*Achimeleck.*

Abner, n'oses-tu pas mettre la main sur  
moi,

Que n'exécutes-tu les ordres de ton Roi?  
Pourquoi donc t'épargner un nouveau sa-  
crilège?

D'un bourreau comme toi, c'est un beau  
privilège.

*Abner.*

Ta mort seroit trop belle - - avant ta  
derniere heure:  
Qu'on dise dans le camp, il faut qu'un trai-  
tre meurs.

*Saül.*

Qu'on cherche après cela le fugitif par-  
tout,  
Et Michol est à toi, si l'on en vient à  
bout.

*(Ils sortent.)*

XXXII-146

— 147 —

Scène V.

*Michol, Jonathas.*

*Michol.*

Tu pleures Jonathas, mais bientôt je  
l'espère,  
Mes prières rendront la raison à mon père.

*Jonathas.*

Il en a des éclairs, Michol s'il la perdoit,  
Si par ordre du ciel, il ne la retrouvait,  
C'est dans le sang d'Abner que tu verrois  
trempée  
Ce don d'Achimeleck, cette divine épée.

Scène VI.

*Saül, Jonathas.*

*Jonathas, à Saül appuyé sur ses mains.*

Quoi, Seigneur, sans remords. . .

XXXII-147

— 148 —

*Saül.*

Jonathas je t'entends,  
De ton Achimeleck prend les emplois va-  
cans,  
Et va-t-en dans Nobé, comme un oisif  
lévite,  
Ou de David, imite et la honte et la fuite.

## Acte V.

### Scène I.

*David, Jonathas.*

*Jonathas.*

Frère d'arme et de sang, je tremble de  
te voir,  
O David, que viens-tu faire ici.

*David.*

Mon devoir.  
Abner ne veille plus que pour sa lâche in-  
trigue,

XXXII-148

— 149 —

Non contre l'ennemi, mais contre nous sa  
ligue

Lui fait perdre ses soins pour notre sûreté,  
Nous serons prévenus: et moi persécuté,  
En me cachant encore, je vais, je cours,  
j'observe,

Du plus grand des dangers que le ciel nous  
préserve;

O Jonathas, il sait que tremblant peu pour  
moi,

Je voudrais écarter tous les malheurs de toi.

*Jonathas.*

Sans David et son coeur que me seroit  
la vie,

Pour Israel bientôt que je la sacrifie.

*David.*

Je venois t'avertir qu'aux postes avancés  
Je vois du mouvement, pour y veiller,  
pressés;

XXXII-149



— 150 —

Envoyés reconnoître, à la guerre un moment.

Perd l'armée, un empire, ou le rend triomphant.

O gloire des Hébreux, qu'étez-vous devenue,  
En marchant, la victoire étoit alors prévue,  
Mais l'on ne marche plus, que demain à  
prévoir

La journée étoit belle, et je crains pour le  
soir.

*Jonathas.*

Je vois de loin ma soeur qui soutient  
notre père,

Pars et regarde encor ton épouse si chère.

Scène II.

*Saül, Michol.*

*Michol.*

Quoi mon père, mon Roi dans cet accablement

XXXII-150

— 151 —

Ne voit-il pas l'effet de son ressentiment?  
Les variations d'une humeur trop sauvage,  
Vous font voir que le ciel sait punir un  
outrage,  
Fléchissés le Seigneur, rappelant mon époux,  
Ses prières du ciel arrêtant le courroux;  
Il vous pardonnera le meurtre de son prêtre,  
Que cet indigne Abner vous a peint comme  
un traître.

*Saül.*

Quand même je voudrois te rendre ton  
époux,  
Le lâche, s'il combat, ce sera contre nous;  
Mais non, il fuit; je vois que ces apprêts  
de gloire,  
À l'infame qui veut ternir notre mémoire;  
Ont fait prendre un parti, qui convient à  
son coeur.

XXXII-151

— 152 —

*Michol.*

Il ne sera pas loin du champ de votre  
honneur,  
Seigneur je le connois, caché pour se sou-  
straire

Je ne sais dans quel lieu, mais à votre colère,  
S'échappant de mes bras, il prioit l'éternel  
Pour qu'il vous ramenât aux pieds de son  
autel.

*Saül.*

Qu'ai-je besoin de lui? Ciel injuste et  
barbare!  
De mon sang aujourd'hui serois-tu donc  
avare?  
Venge-toi Samuel, déjà je vois ton ombre  
Elle veut me parler, quel oeil farouge et  
sombre!  
O terre engloutis-moi, pour me cacher  
à lui;

XXXII-152

— 153 —

Et que mon dernier jour soit celui d'au-  
jourd'hui.

Oui je t'entends vieillard, Grand-Prêtre re-  
spectable!

La paix sur ton visage annonce un air af-  
fable,

Tu prédis que David . . . arrive, ô toi mon fils,

Oui je te rends tes noeuds que je formai  
jadis,

Je te vois arrachant ma fatale couronne,

Non, moi-même je t'offre et ma tête et  
mon trône,

Je vois d'autres malheurs . . . perdrai-je  
mes enfans?

Jonathas? Israel! mais ils sont innocens . . .

Peut-être à la bataille . . . oh le feu de ta  
bouche

Sort et souffle sur moi, je meurs, rien ne te  
touche,

XXXII-153

— 154 —

Ton épée enflammée et ton oeil plein de  
sang,

Je te tiens de tes mains, Samuel en est  
maître,

Du grand Dieu d'Israël, je connois le Grand-  
Prêtre.

Il me poursuit, où fuir. . . .

*Michol.*

personne ne vous suit,  
Reprenés tous vos sens, voyés qui vous  
conduit;

Le remords déchirant qui dans l'ame s'im-  
prime,

Suffit au Tout-puissant pour pardonner un  
crime,

Seigneur, connoissés moi, votre Michol en  
pleurs

Voudroit vous dérober à ses instans d'hor-  
reurs !

XXXII-154



— 155 —

*Saül.*

Ah! je reviens à moi, tombe à genoux  
ma fille;

Que le ciel ait au moins pitié de ma famille,  
Dieu quel bruit dans mon camp!

Scène III.

*Abner, Saül.*

*Abner.*

Seigneur il est surpris,  
Dans l'horreur de la nuit sans nous battre,  
trahis,  
En vain nous opposons un reste de courage.

*Saül.*

Traître! tu vas sentir les excès de ma  
rage,  
Ou retourne au combat, et tache d'y périr,  
Saül y court au moins, pour t'apprendre à  
mourir,  
Jonathas sûrement affronte la tempête.

XXXII-155

— 156 —

*Abner.*

A mes côtés j'ai vu tomber l'auguste  
tête.

*Saül.*

Puisse tomber la tienne aux pieds des  
Philistins,  
Jevais les repousser, ou périr de leurs mains.

*Abner.*

Seigneur on nous prévint, je-saurai vous  
défendre,  
Quels cris, vive David! à nous se font en-  
tendre?

#### Scène IV.

*David poursuit six Philistins qu'il em-  
pêche de tuer Saül, et qui tuent Abner,  
il se met à genoux et dit :*

Dieu d'Israel sauvant et l'honneur et le  
Roi,

XXXII-156

— 157 —

Je t'ai vu dans nos rangs; tu combattois  
pour moi.

*à Saül.*

Seigneur vivés, régnés, rendés vous à  
vous-même,

Reconnoissés de Dieu la volonté suprême;  
Mais je vais à Michol annoncer le bonheur,  
Qui conserve à présent et son père et mon  
coeur.

*Choeur des Soldats.*

Gloire au Dieu d'Israel, gloire aux saints  
prophètes  
Qu'on nous rende à jamais à ses augustes  
fêtes.

*Saül.*

Quoi lâches Philistins! David vous fait  
trembler!  
Hélas autour de moi voulant se rassem-  
bler. . . .

XXXII-157

— 158 —

Dieu leur avoit remis le soin de la ven-  
geance,

Je mourrois sous les coups de sa toute-puis-  
sance,

Les jours qu'il me rendroit seroient trop  
odieux,

A moi seul je devrai d'être moins mal-  
heureux,

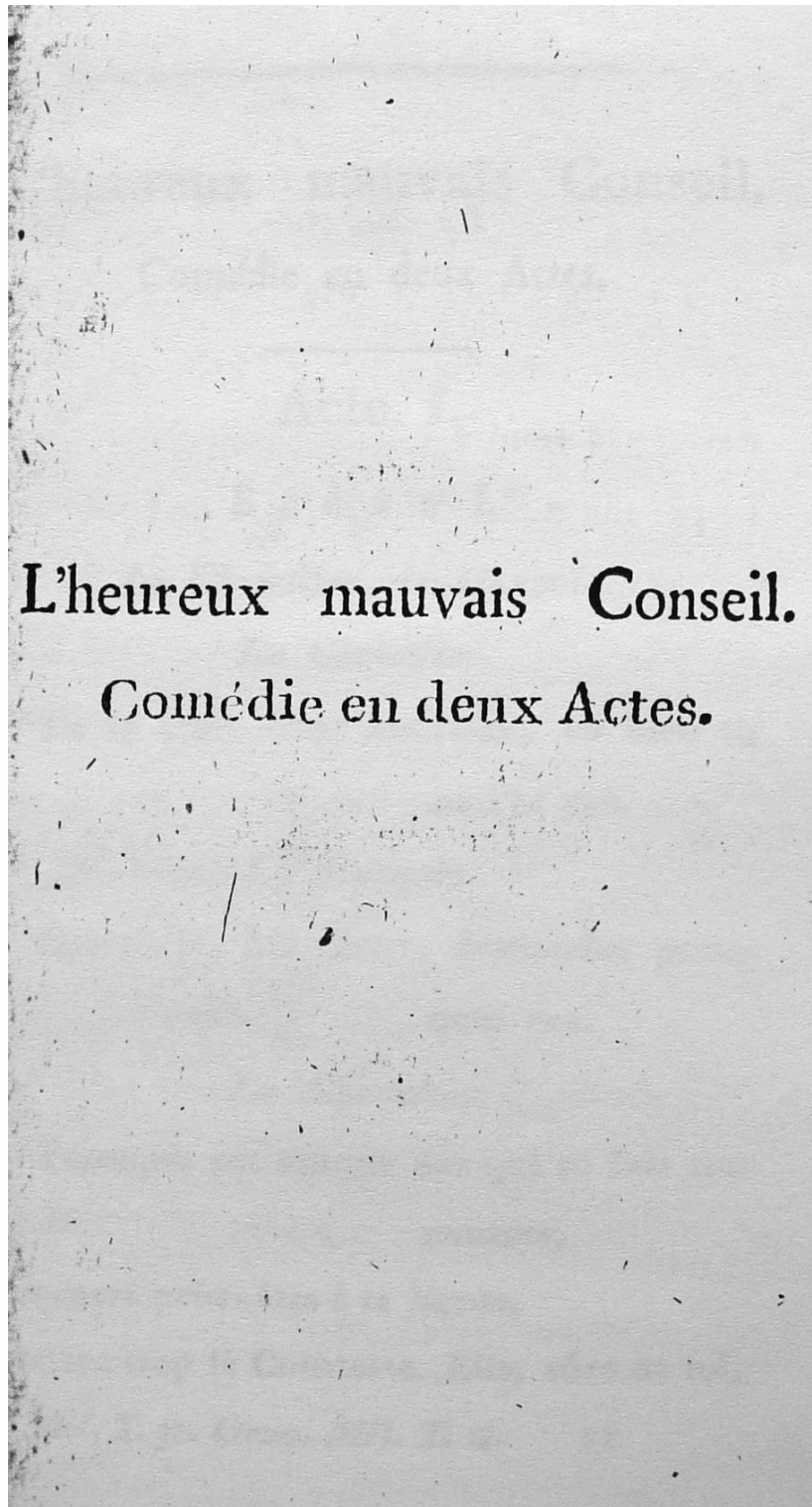
Recevoir de David la vie et la victoire

C'est en y renonçant que je sauve ma gloire.

*Il se tue.*

---

XXXII-158



XXXII-[159] titre particulier



## Personnages.

*La Comtesse.*

*Le Marquis.*

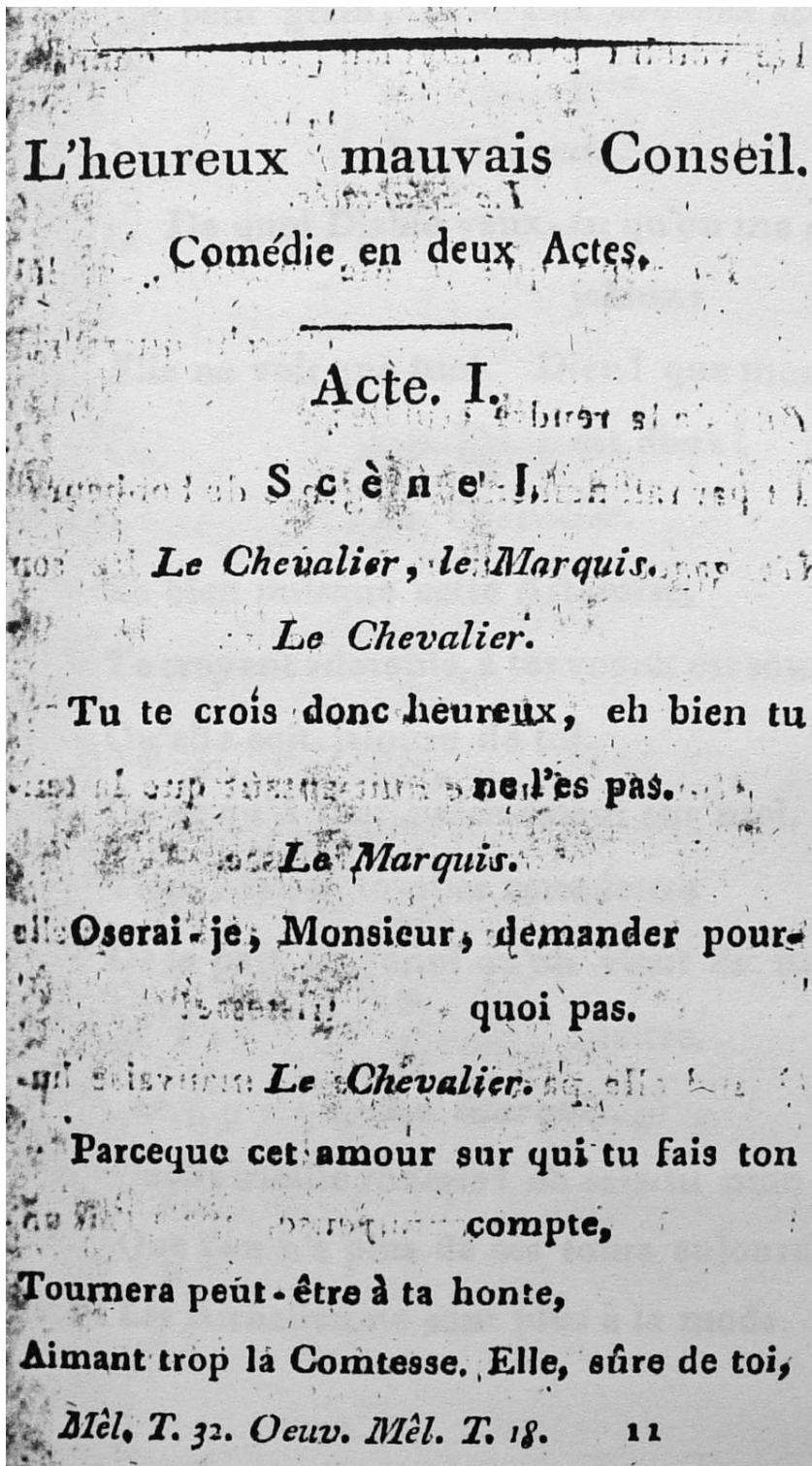
*Le Chevalier.*

*Marton.*

*George.*

*Le Frotteur.*

XXXII-160



XXXII-161

— 162 —

Ne voudra plus de plaire en te donnant  
la loi.

*Le Marquis.*

Tu veux que je me brouille, et lui  
cherche querelle,  
Afin de la rendre cruelle :  
Et par raffinement d'un genre de bonheur  
L'engager tout au moins à reprendre son  
cœur.

*Le Chevalier.*

Oui Mr. rien ne nuit autant que la ten-  
dresse.  
M'aimés vous? je vous aime, ah Dieu quelle  
tristesse!  
Quand elle paroîtra, sois de mauvaise hu-  
meur :  
Point de grogne ennuyeuse, mais l'air un  
peu boudeur,  
Distract, indifférent : même de jalousie

XXXII-162

— 163 —

Un petit grain, rendra ta journée accom-  
plie.

*Le Marquis.*

De quoi Diable veux-tu qu'on me rende  
jaloux :

Elle ne voit que moi. Dieu ! que mon sort  
est doux !

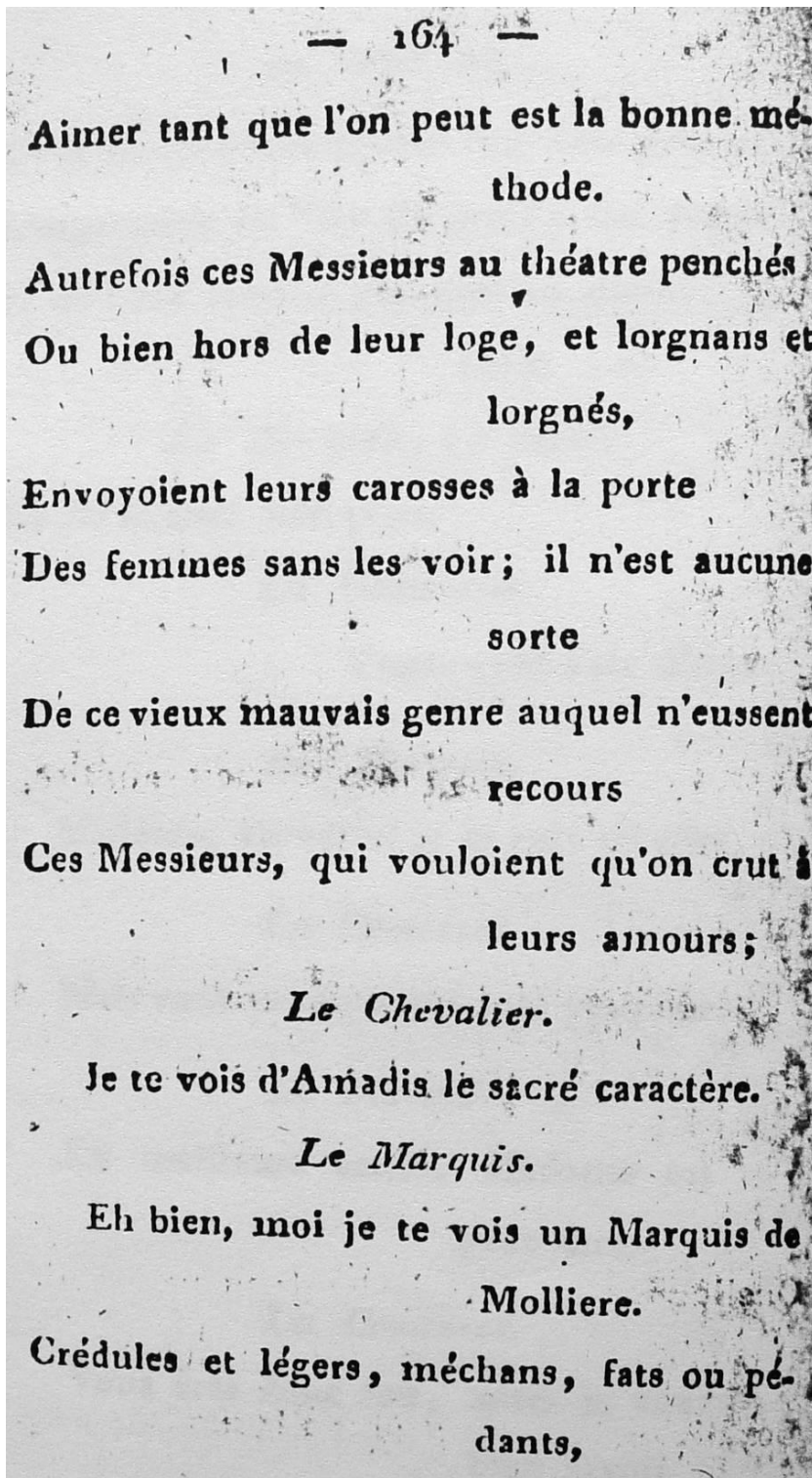
*Le Chevalier.*

Eh bien puisque cette Artemise,  
Te croyant adorable, à tes vœux est soumise,  
Qu'elle soit jalouse de toi.  
J'ai ce qu'il faut précisément sur moi,  
Tiens, laisse tomber cette lettre  
De la part de Fanni qu'on vient de me re-  
mettre.

*Le Marquis.*

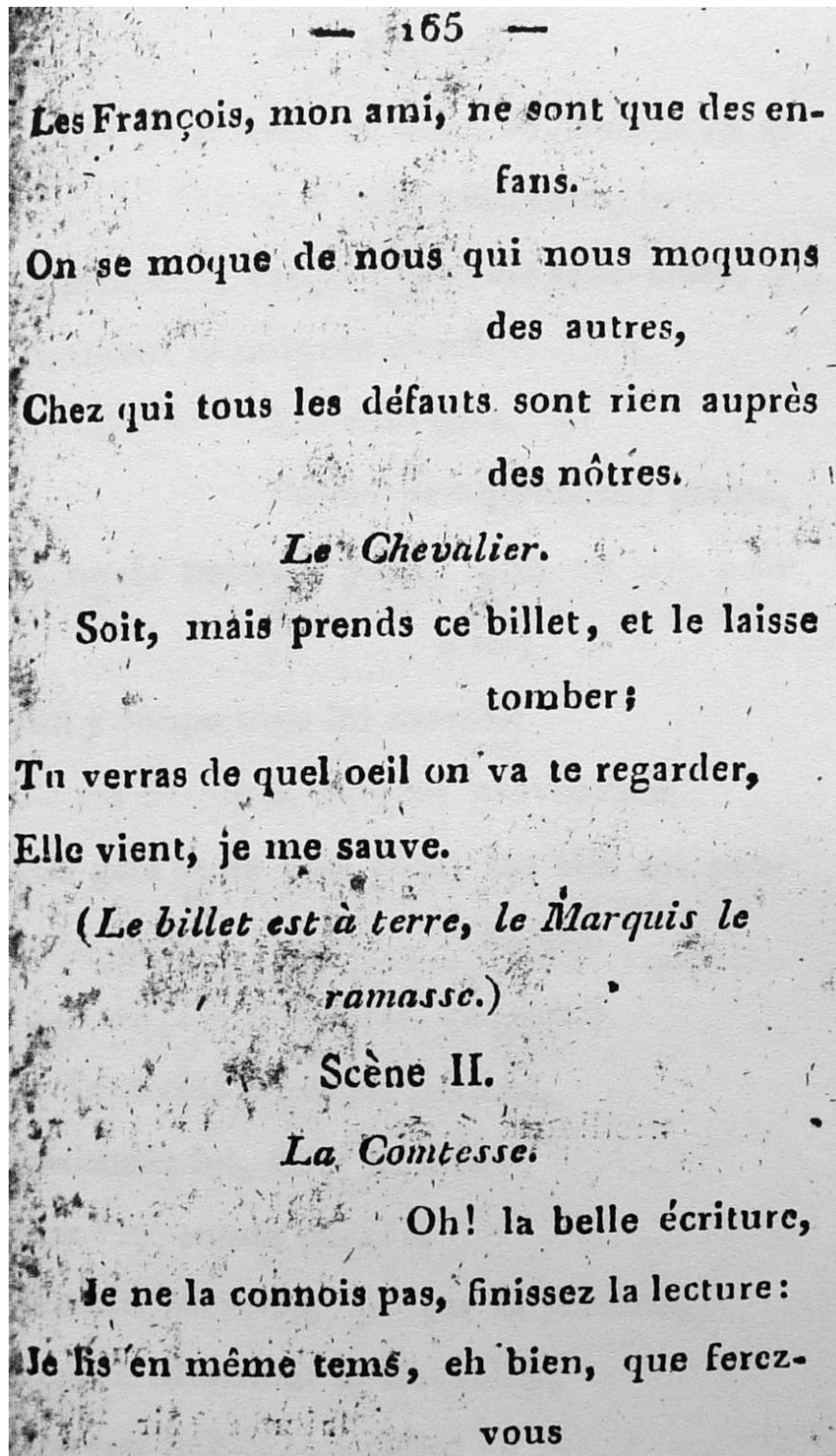
Quelle vieille rouerie ! eh sais-tu mon ami,  
Que l'on n'a plus de ces tours aujourd'hui !  
Les Richelieu ne sont plus à la mode.

XXXII-163



XXXII-164





XXXII-165

— 166 —

De la Dame qui veut vous voir à ses genoux?  
L'expression est bien de bonne compagnie.  
Je ne vous croyois pas tout au moins cette  
amic.

*Le Marquis, (à part)*

Ma foi ni moi non plus.

*La Comtesse.*

Vous-avez l'air distrait.

*Le Marquis.*

Madame, en verité je le suis en effet.

*La Comtesse.*

Mais vous vous portez mal peut-être,

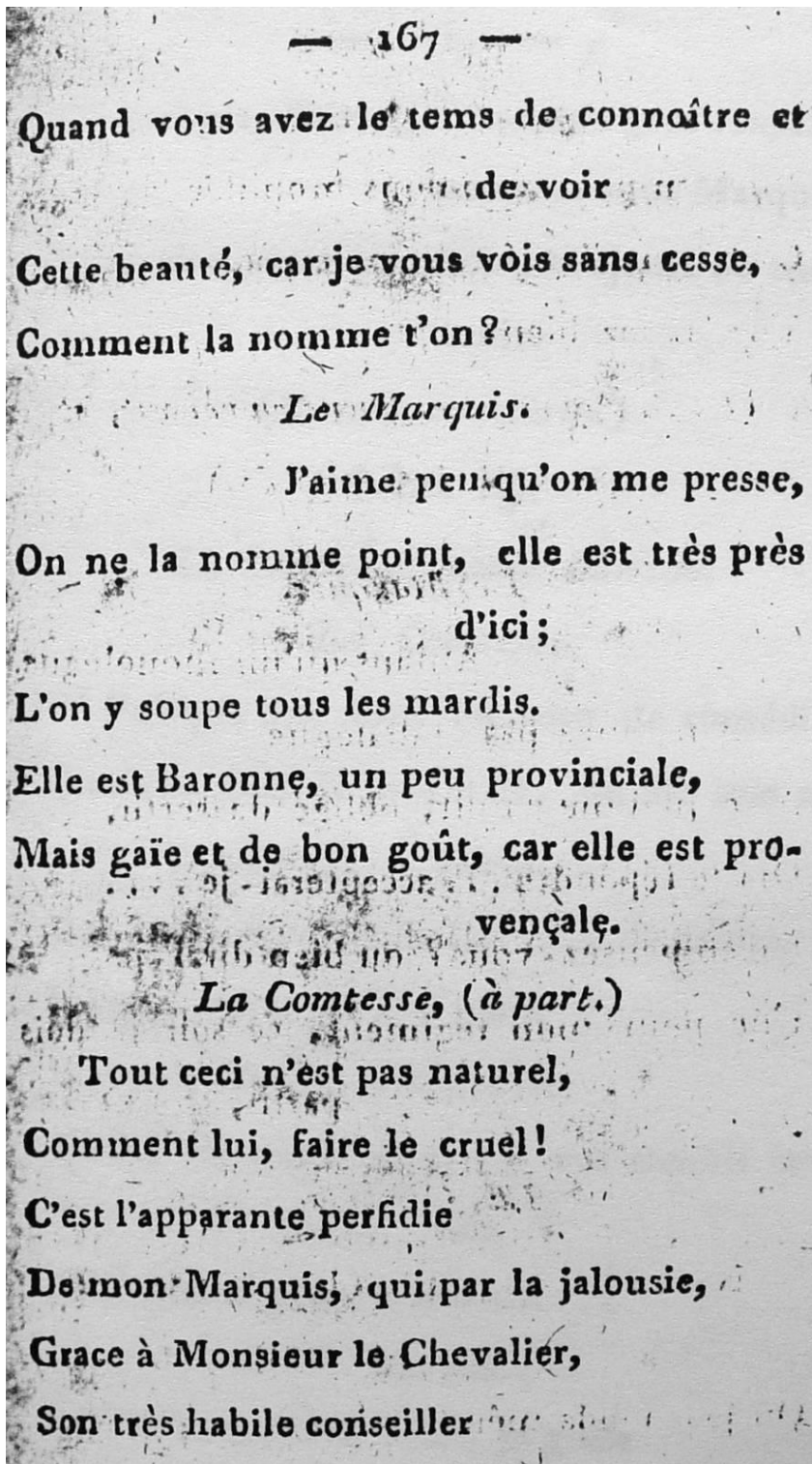
*Le Marquis.*

En meilleure santé, Madame on ne  
peut être.

*La Comtesse.*

Vous êtes donc fou, mais je voudrois  
bien savoir

XXXII-166



XXXII-167

— 168 —

Voudroit éprouver ma tendresse,  
Ou bien peut-être nous brouiller  
C'est bien d'un fat de son espèce.

Vous rêvez bien longtems,

*(Le Marquis se promène en rêvant, et  
a déjà des remords.)*

*Le Marquis.*

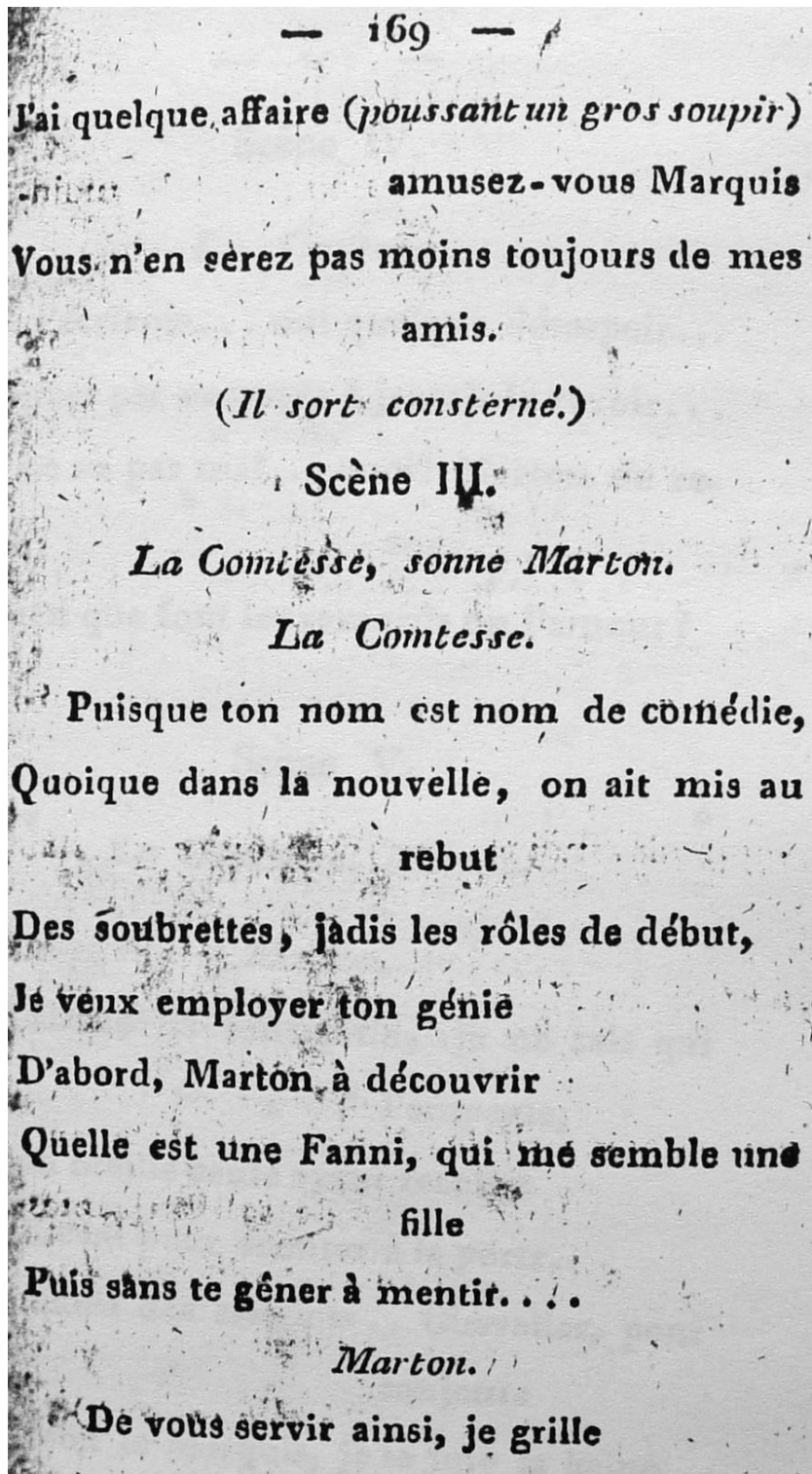
Autant qu'un monologue.

Vous n'aimez pas le dialogue  
A ce qu'il me paroît; obligé de sortir,  
Ou de répondre . . . accepterai-je . . . .  
Qu'en pensez-vous? ou bien dirai-je  
Que pour mon régiment, ce soir je dois  
partir,

*La Comtesse.*

Non, gardez-vous en bien, je vais à la  
campagne,  
Où je défends même qu'on m'accompagne,

XXXII-168



XXXII-169



— 170 —

Madame, et je cours de ce pas  
M'en informer, mais non, sans le moindre  
embarras.

Je m'en souviens; Fanni, c'est la maitresse  
Du Chevalier, il est avec elle sans cesse.  
Lorsqu'il n'est pas chez Mr. le Marquis;  
Il mérite bien peu d'être de ses amis.

*La Comtesse.*

Ne connoitrois-tu pas un de ses gens  
peut-être?

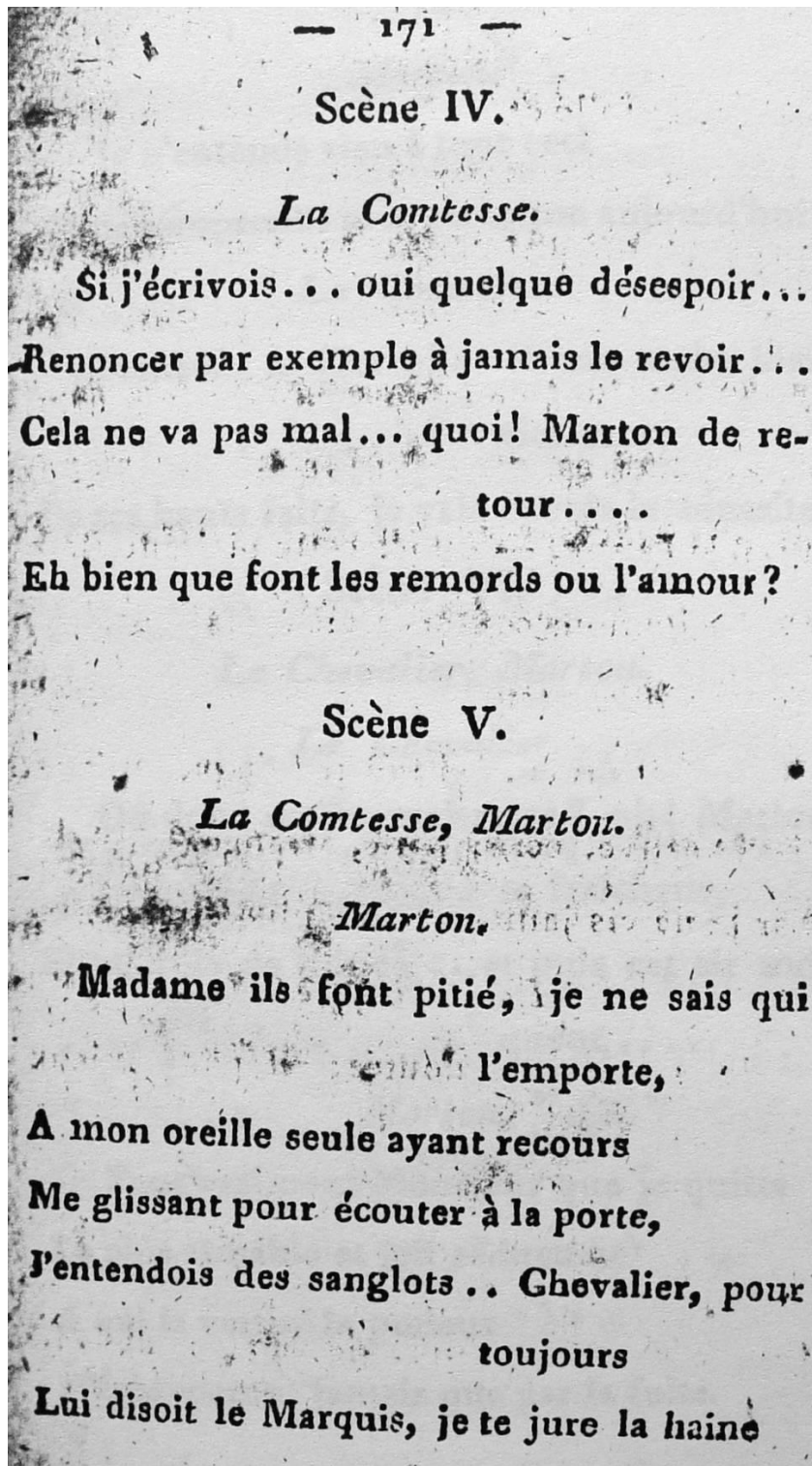
Apprends-moi ce que dit, ou ce que fait  
son maître.

Je parle du Marquis... s'il est triste, con-  
tent:

Si de certaine chose, il n'est pas repentant.  
Vas, cours Marton, sois de ces intrigantes  
Dans Destouche et Rénard, autrefois con-  
fidentes.

*(Marton sort.)*

XXXII-170



XXXII-171

— 172 —

Due à la folle erreur qui dans ce jour m'en-  
traîne.

Il prend un pistolet, — Marquis que faites-  
vous ?

— Aux dépens de ta vie assouvir mon cour-  
roux.

Prends l'autre, — quoi ! cette plaisanterie  
Doit-elle nous coûter la vie ?

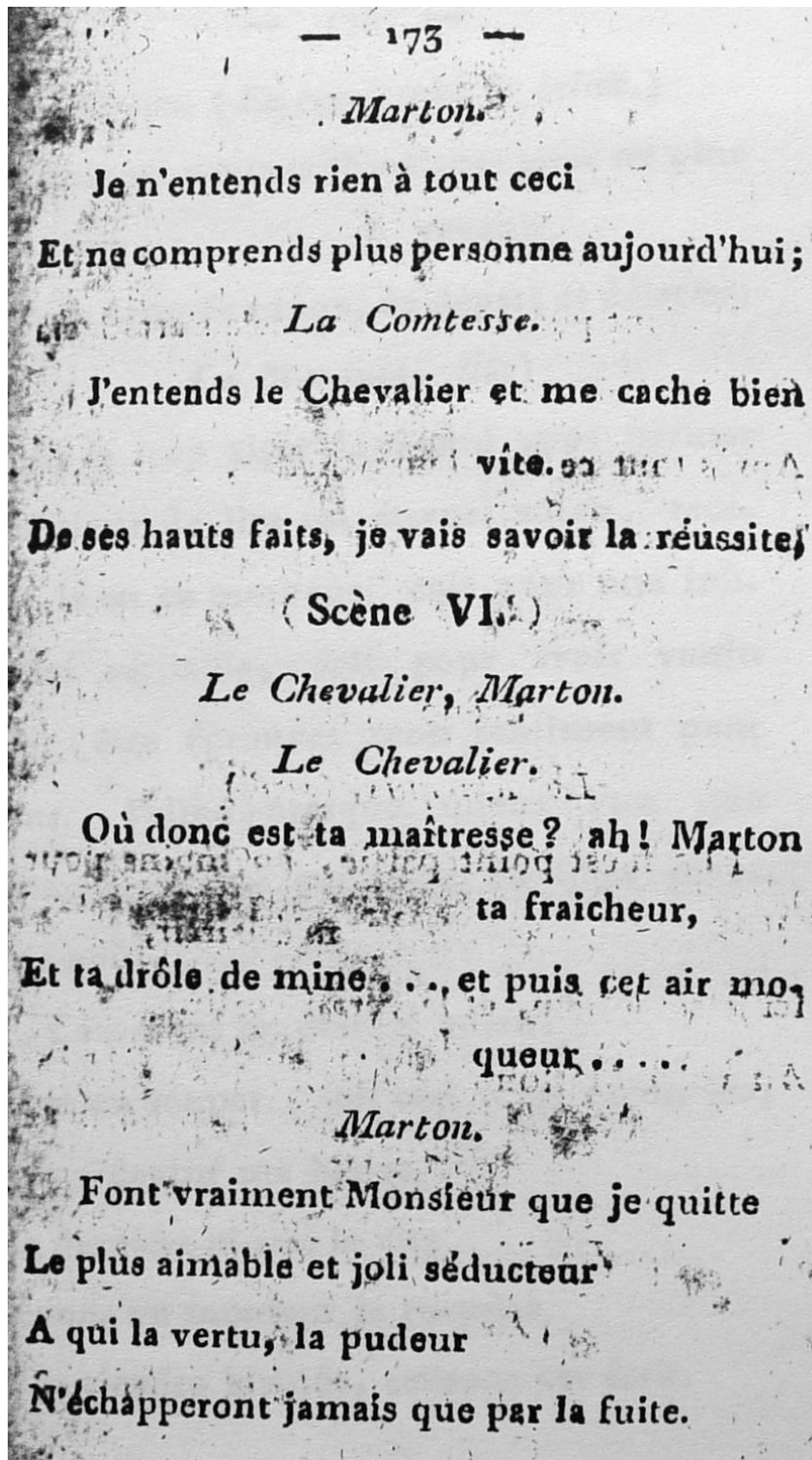
Te tuer m'est trop odieux,  
Et me faire tuer, ne me paroît pas mieux,  
Je me sauve, écris, parle, arrange,  
Car je ne vis jamais affaire plus étrange.

*La Comtesse.*

Je m'en étois doutée ; et pour mieux  
achever

Le doux projet de me venger,  
Vas au Marquis, vas porter cette lettre  
Que toute en pleurs, je charge de re-  
mettre.

XXXII-172



XXXII-173

— 174 —

Scène VII.

*Le Marquis, le Chevalier.*

*Le Chevalier (en s'en allant.)*

Il vient pour s'expliquer, cela s'arrangera  
Ou bien cela ne se pourra,  
Après tout ce sont leurs affaires,  
La mienne est d'éviter de nouvelles colères.

*(Il se sauve.)*

Scène VIII.

*Le Marquis, (seul.)*

Elle n'est point partie, au moins pour  
m'éclaircir,  
Ici je serai bien, et la verrai sortir.  
Ah voici Marton.

Scène IX.

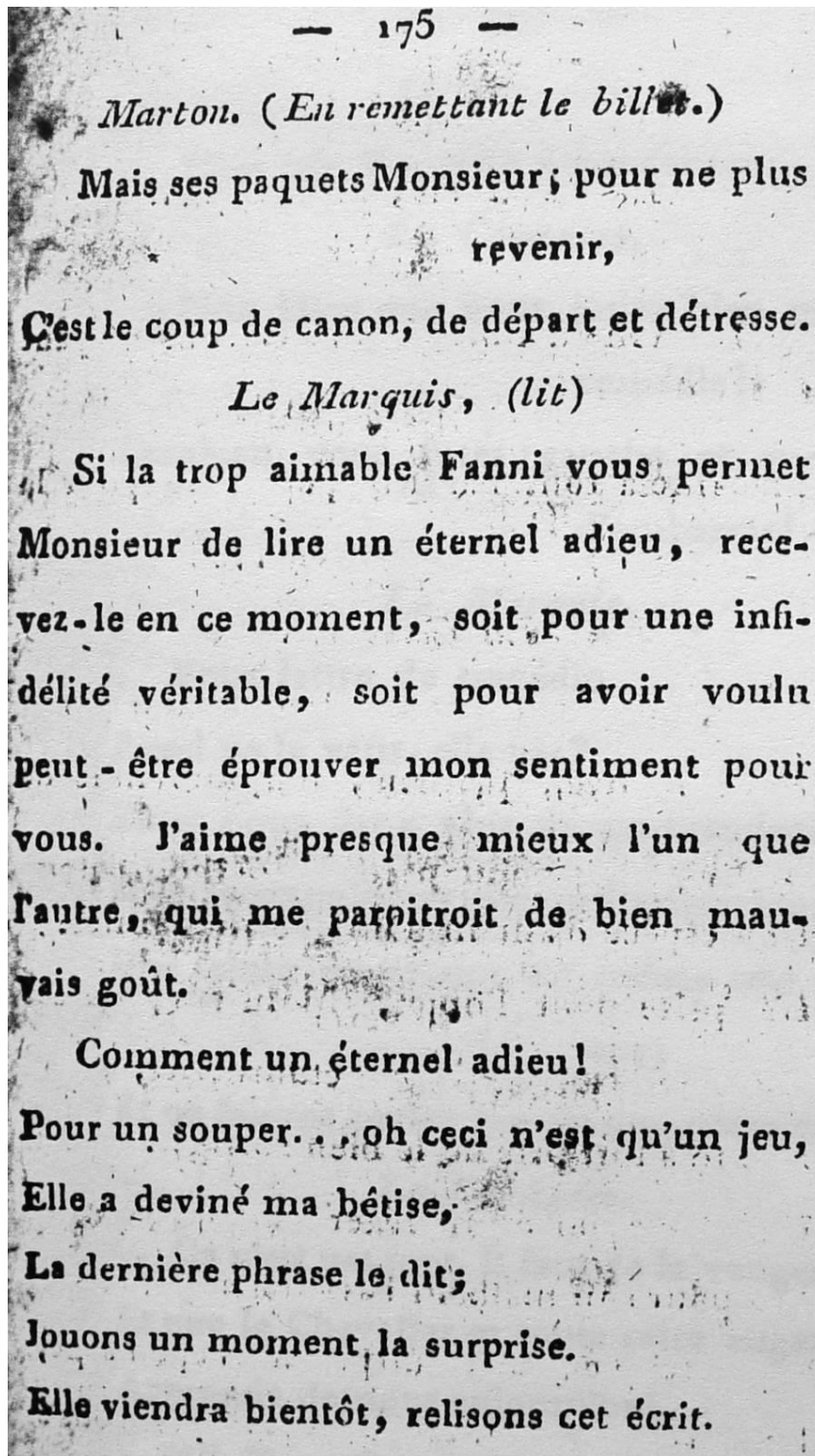
*Le Marquis, Marton.*

*Le Marquis.*

Dis que fait donc ta maîtresse ?

XXXII-174





XXXII-175

— 176 —

Scène X.

*La Comtesse, le Marquis.*

*Le Marquis.*

Je ne me flattois pas . . . et vous croyant  
partie

Madame à tout hazard, peut-être pour la  
vie . . . .

*La Comtesse.*

Je suis restée ici pour donner la leçon  
A de mauvais plaisans, toujours hors de  
saison,

Une espèce d'amant d'une de mes amies,  
L'a prise pour l'objet, Monsieur, de ses  
étourderies,

Elle m'a fort prié de le bien corriger.

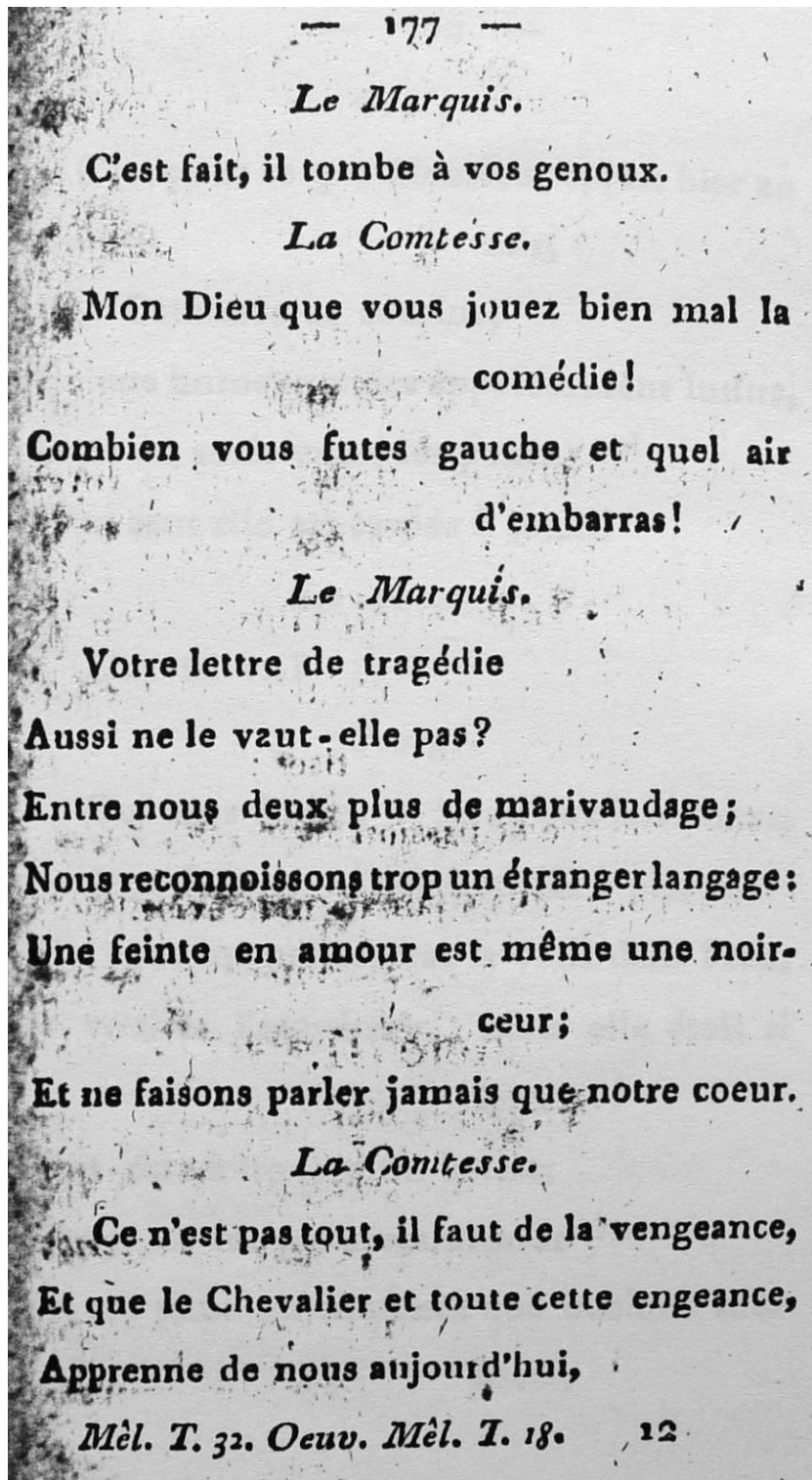
Un fat sur son esprit léger

Eut pour son malheur l'avantage

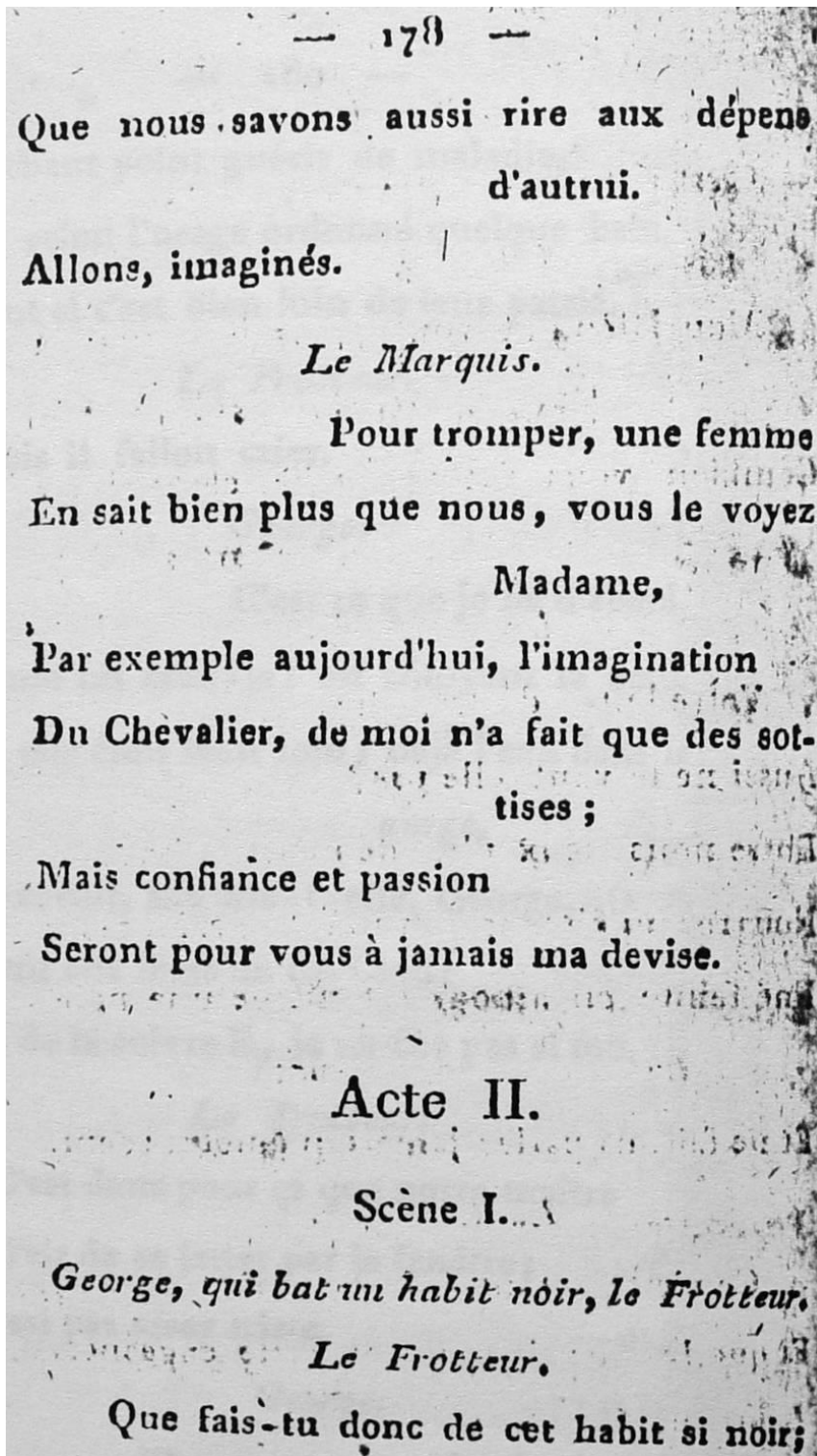
de lui faire entrevoir un projet fort peu sage,

Se corrigera-t-il? Monsieur, le croyez-vous?

XXXII-176



XXXII-177



XXXII-178

— 179 —

*George.*

C'est pour ce que Monsieur apprit hier au  
soir,  
Une Comtesse sa cousine,  
Qu'une humeur noire apparemment lutine,  
Dans un accès entre les ponts,  
D'un saut elle est coulée à fonds.

*Le Frotteur.*

L'as-tu vu?

*George.*

Oui sans doute, et jusqu'aux jarretières,  
Couleur de rose, et des boucles à pierres.  
Elle veut me parler, crac la voilà dans l'eau.  
Je voulois l'empêcher, mais elle étoit si  
leste...  
Peut-être à trouver un bateau  
Que je ne fus pas assez preste;  
J'ai cru pour un moment que quelque me-  
decin,

XXXII-179



— 180 —

Ne sachant point guérir de maladie,  
Avoit selon l'usage ordonné quelque bain,  
Surtout si c'est bien loin de leur patrie.

*Le Frotteur.*

Mais il falloit crier.

*George.*

C'est ce que je fis d'abord,  
Madame lui criai-je! en côtoyant le bord.  
Bon, elle étoit bien loin; déjà l'eau dans la  
gorge,

A te revoir, me cria-t-elle, George,  
Bientôt aux filets de St. Clou;  
Mais de la suivre là, je ne fus pas si fou.

*Le Frotteur.*

C'est donc pour ça que notre maître  
Eut l'air de se jeter par la fenêtre;  
Il n'est pas assez triste.

*George.*

Eh que veux-tu de plus?

XXXII-180

— 181 —

*Le Frotteur.*

Il est vrai qu'il disoit oh ! regrets superflus !  
Puis les deux mains sur son visage,  
Quand il croit entendre venir . . . .  
Puis certains mouvemens de rage . . .  
Puis un grand rire ; et puis quelquefois un  
soupir.

*George.*

Le rire, mon ami, c'est là ce qui m'at-  
triste,  
Le rire est signe qu'on est triste.

*Le Frotteur.*

En effet j'ai vu rire aussi de belles Dames,  
Que l'on disoit, attends . . . je trouverai le  
nom,  
Être dans la convulsion.  
Leurs jupons, leurs corps et leurs ames,  
Tout sautoit à la fois ; très-souvent un baquet  
D'eau, que sur elle on jettoit,

XXXII-181

— 182 —

Les faisait revenir: mais toutes en colère,  
Bête, me'disoit-on? butor! que viens-tu  
faire?  
D'autres rioient encore; un Monsieur obli-  
geant  
En attitude ainsi qu'un arracheur de dent,  
Même encor plus indécemment,  
Disoit: vous êtes trop serrée,  
Monsieur je ne veux pas être plus délacée,  
Repondoit-on; mais les jambes bientôt  
Se levoient si haut, mais si haut . . . .  
Un autre ouvre le poing, un autre ouvre la  
bouche;  
La Dame rit dès qu'on la touche,  
Pleure, quand on ne la touche pas:  
On nomme ça des nerfs; tous font leurs  
embarras.  
Mais dis moi George est-ce vrai, dans la  
Seine. . .

XXXII-182

— 185 —

Car à croire à présent j'ai toujours de la  
 peine,  
 Surtout lorsque l'on dit : j'ai vu,  
 Ou bien un billet qu'on a lu.  
 Par exemple en comptant tués trente-mille  
 hommes;  
 De la moitié l'on doit prendre les sommes.  
 A la gazette même on ne peut prendre foi,  
 Ma dit quelqu'un qui sait bien plus que moi ;  
 Depuis un certain tems la menterie est forte.

Georgé.

Si cela n'est pas vrai que le diable m'em-  
 porte :  
 (à part. Je crois ne rien risquer) Entends-tu  
 ce juron ?  
 Eh bien la Comtesse à la nage  
 Se mit pour un moment ; mais faisant le  
 plongeon,  
 Et le signe de croix, je la vis du rivage,

XXXII-183

— 184 —

Descendre chez Neptune, ensuite chez  
Pluton.

*Le Frotteur.*

Neptune et Pluton, oh ! cela change de  
face,

De ne t'avoir pas cru, je te demande grace  
(*Il s'en va.*)

Scène II.

*George, le Chevalier.*

*Le Chevalier.*

George, où verrai-je le Marquis ?

*George.*

Oh Monsieur, de le voir vous seriez bien  
surpris.

*Le Chevalier.*

La nouvelle est donc vraie ? ah ciel est-  
il possible ?

Je deviendrai l'horreur de toute ame sen-  
sible ;

XXXII-184



— 185 —

Mais j'aime mieux mourir par la main du  
Marquis,  
Qui par là prouvera, qu'il fut de mes amis.

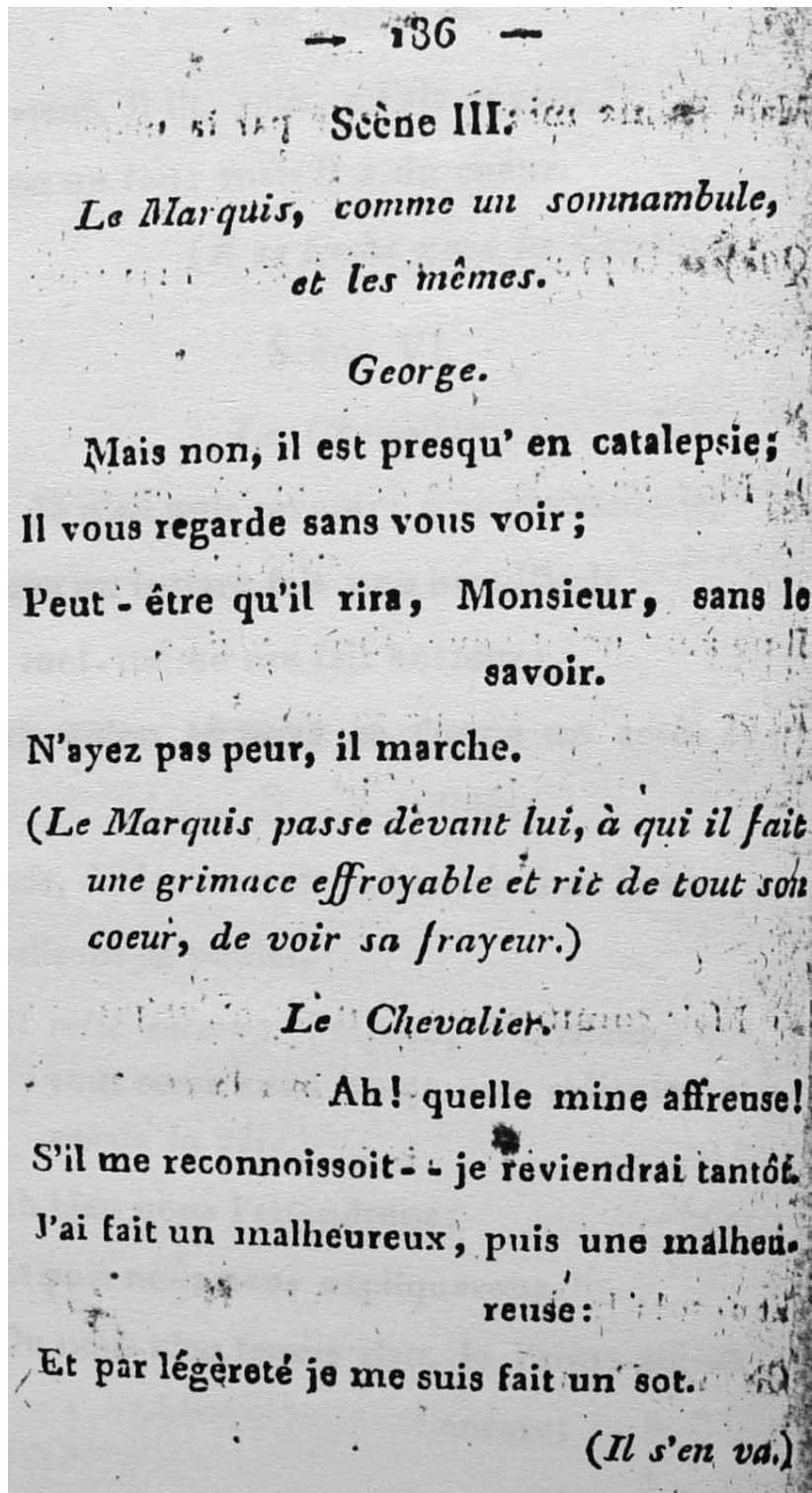
*George.*

Monsieur, dans la douleur où son coeur  
s'abandonne,  
Il ne peut point vous faire ce plaisir,  
Et ne sait plus tuer personne  
Encor qu'il en ait le désir.

*Le Chevalier.*

Mais comment se peut-il, qu'on prenne  
ainsi la chose?  
Et même au pis une infidélité,  
Au lieu de s'agiter repose:  
Et c'est là le charmant de la société.  
Oh mon Dieu! le Marquis, ah! quelle rêve-  
rie.

XXXII-185



XXXII-186

— 187 —

Scène IV.

*Le Marquis, George.*

*Le Marquis, (encore en riant.)*

Cela ne va pas mal, sa sottise punie  
Commence assez bien à présent.  
George, tu mens très proprement.  
Acheve ta besogne et ton coup de génie.  
Cherche le Chevalier, donne lui ce billet.  
La Comtesse suivra, nous en verrons l'effet,  
Déjà de tout elle est bien avertie.

Scène V.

*Le Marquis, la Comtesse, et Marton, en  
hommes, deux pistolets sous le bras.*

*Le Marquis,*

Vous-avez peur qu'au rendez-vous  
Vous ne soyez pas la première.  
Pour un moment Madame, cachez-vous;  
Avant du Chevalier sonner l'heure dernière,

XXXII-187

— 188 —

Il vient, il lit, rélit, a l'air rêveur,  
C'est un fou : mais il a du coeur.

*(Il se cache avec la Comtesse.)*

Scène VI.

*Le Chevalier.*

Je n'en puis revenir ; une plaisanterie,  
Dans un instant fait une brouillerie  
A moi-même me fait horreur ;  
Fait qu'on se noie et donne un accès de  
folie ;

Puis, de deux autres va bientôt finir la vie...

Relisons ce poulet,

*(Il relit encore : j'espère, Monsieur, que  
vous serez aussi brave que ridicule, et  
remue la tête.)*

Eh bien nous l'attendrons ;

Et puis nous nous expliquerons,

Ou nous n'en ferons rien, je l'aime mieux  
encore ;

XXXII-188

— 189 —

Pour la première fois aujourd'hui je  
m'abhorre.

Scène VII.

*La Comtesse, le Chevalier,  
Marton, qui ôte les lumières craignant  
d'être reconnue.*

*Le Chevalier, (à la Comtesse)*

Monsieur, vous prenez bien aujourd'hui  
votre tems.

Je ne suis pas tous les jours si traitable,  
Au lieu de tant d'autres brillans,  
Dans celui-ci je suis inconsolable,  
Mais je n'ai pas d'épée.

*La Comtesse.*

Ayant eu soin de tout,  
Voyons si vous poussez la valeur jusqu'au  
bout.

La Fleur, mon caporal, comptez les pas,  
trois, quatre;

XXXII-189



— 190 —

Un peu plus loin encore, Monsieur sait-il  
se battre?

*Le Chevalier.*

Plaisante question, Monsieur nous al-  
lons voir,  
Ce que peut faire un homme au désespoir.

*La Comtesse.*

La Fleur, mon caporal . . . vous voulez  
bien permettre,  
Qu'il soit votre second, vous en avez peut-  
être?

*Le Chevalier.*

Mais point du tout, qui diable s'attendoit,  
A si petite cause avec si grand effet?

*La Comtesse.*

Comptez une, deux, trois, pour ne point  
vous déplaire  
Dites-nous, aimez-vous un peu le pistolet?

XXXII-190

— 191 —

*Le Chevalier.*

Je ne le hais, ni l'aime; et Monsieur  
sans rien dire,  
Que l'on compte bien vite, et qu'à l'instant  
je tire.  
(Ils tirent leurs pistolets qui ne sont pas  
chargés.)

*La Comtesse.*

N'êtes-vous pas blessé? je ne le suis  
qu'au bras.

*Le Chevalier.*

Je crois avoir ouï me siffler une balle,  
Et même crois la voir dans le mur de la salle.  
Mais pour recommencer, n'en avez-vous  
donc pas?

*La Comtesse, (jettant son manteau.)*

Je ne tire qu'un coup; et bien mieux que  
personne,  
A mon ennemi je pardonne.

XXXII-191

— 192 —

*Le Chevalier.*

Et moi je tombe à ses genoux

*Le Marquis (se montrant.)*

J'embrasse, moi, le médecin des foux.

Tu m'a guéri d'une foible blessure;

Et tu te guériras de faire au sexe injure.

*Le Chevalier.*

Je suis guéri de tout, mon ami, mais

quel tour!

Ayez ou n'ayez pas tous les deux trop d'a-

mour;

Je ne m'en mêle plus.

*La Comtesse.*

Ce seront nos affaires,

Nous connoissons bien mieux de ce Dieu

les mystères.

Ne nous protégeant plus, à son frère l'Hymen

Nous nous adresserions pour nous prêter la

main;

Mais il n'en est pas temps encore.

XXXII-192

— 193 —

*Le Marquis.*

Peut-il être un moment que jamais on  
n'adore

L'être le plus aimable et le plus séduisant?

*Le Chevalier.*

C'est bien dit, mais cet être est tant soit  
peu méchant.

Madame m'a trouvé dans un accès de rage.

Heureux, jamais je ne me bats si bien,

Ne pouvant plus prendre plaisir à rien,

C'est alors que j'ai du courage.

*La Comtesse.*

Sur votre compte, encor léger!

Pour la dernière fois soyez le, Chevalier,

*Le Marquis.*

Nous ne t'en aimerons toujours que d'a-  
vantage.

*Marton.*

Il nous falloit un dénouement

*Mél. T. 32. Oeuv. Mél. T. 18. 15*

XXXII-193

— 194 —

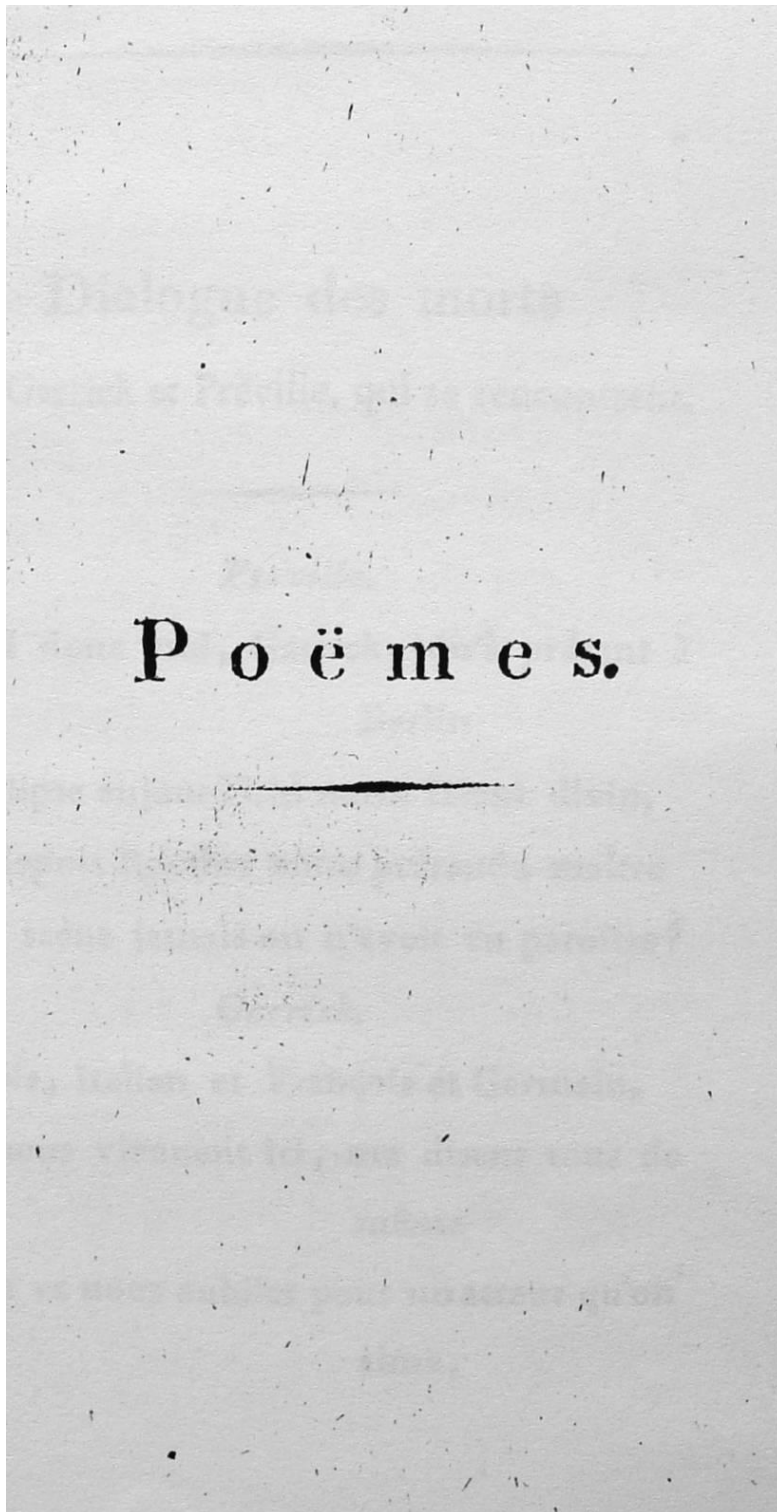
De morale de comédie,  
Je ferai de George un amant,  
Puis un époux; je crois qu'elle seroit finie,  
Ainsi même un peu plus pour les moeurs  
déceimment.

*Le Marquis, (à la Comtesse et au  
Chevalier.)*

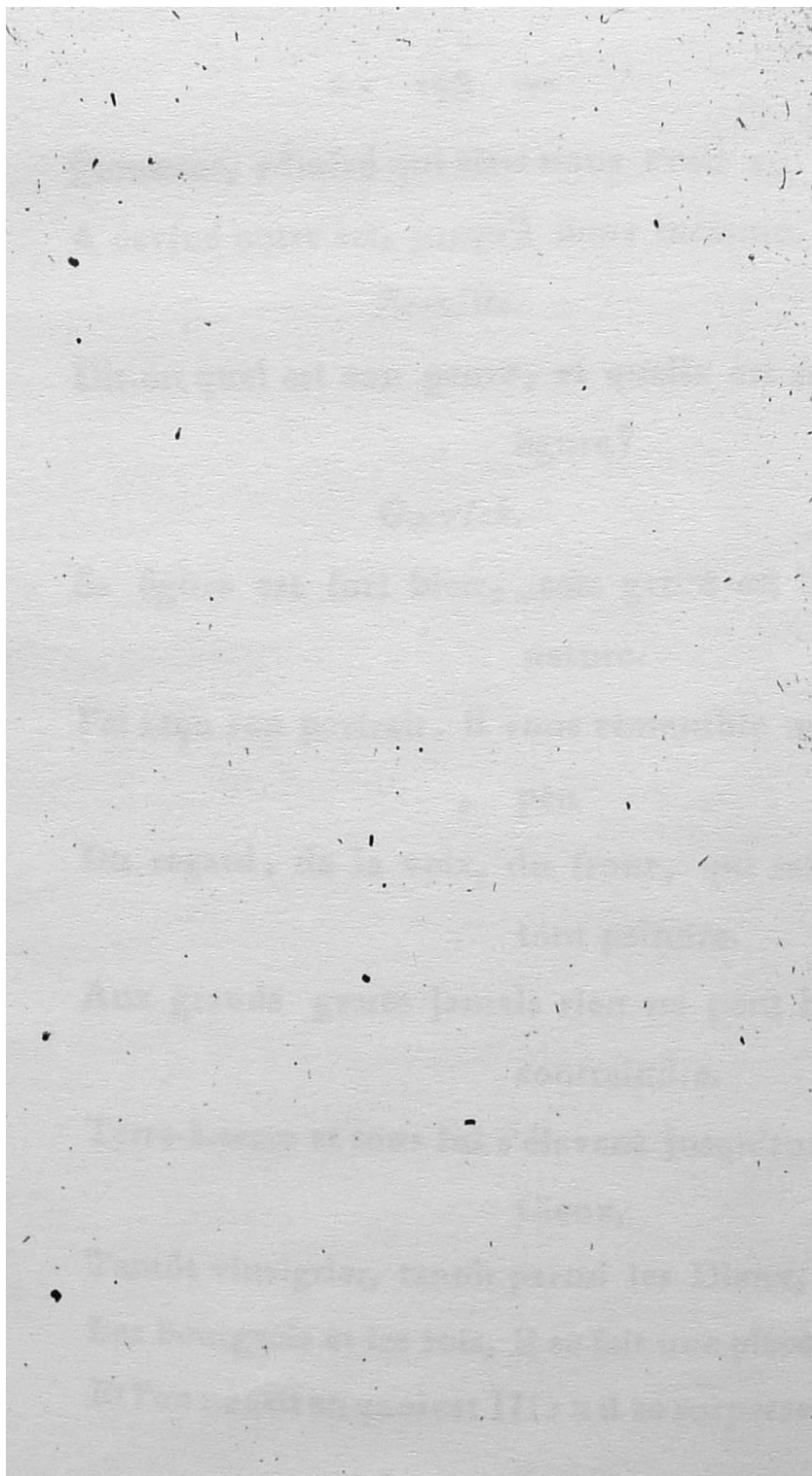
Faites vous votre part tous deux de ma  
tendresse,  
L'étourdi corrigé nous reverra sans cesse,  
De la monotonie ne craignant pas l'effet,  
A l'ennui du bonheur l'on n'est jamais sujet,  
Il ne laisse jamais ses traces,  
Lorsque l'on est aux pieds de l'esprit et des  
graces.

XXXII-194





XXXII-[195] titre particulier



XXXII-[196] blanche

---

## Dialogue des morts

entre Garrick et Préville, qui se rencontrent.

---

*Préville.*

Est-il donc vrai, Garrick, qu'à présent à  
Berlin

On éclipse aujourd'hui notre talent divin,  
Que depuis Roscius notre prétendu maître  
Sur la scène jamais on n'avoit vu paroître?

*Garrick.*

Anglois, Italien et François et Germain,  
Qui nous viennent ici, me disent tous de  
même

Qu'on va nous oublier pour un acteur qu'on  
aime;

XXXII-197

198 —

Étonnant, admiré qui sans nous avoir vu  
A deviné notre art, jusqu'à nous inconnu.

*Préville.*

Dit-on quel est son genre, et quelle est sa  
figure?

*Garrick.*

Sa figure est fort bien, son genre est la  
nature.

J'ai reçu son portrait, il vous ressemble un  
peu

Du regard, de la voix, du front, qui sait  
tout peindre.

Aux grands gestes jamais rien ne peut le  
contraindre.

Terre-à-terre et sous lui s'élevant jusqu'aux  
Cieux,

Tantôt vinaigrier, tantôt parmi les Dieux,  
Les bourgeois et les rois, il se fait une place.  
Et l'on ne sait en quoi cet I l l a n d se surpasse.

XXXII-198

— 199 —

Paysan, général, ou superbe, ou magot,  
Il fait rire ou pleurer en ne disant qu'un mot.

*Préville.*

C'est ce que je voulois. La phisionomie  
Vrai siège du talent, est toute la magie:  
Mais point de cet air fin qui n'annonce  
qu'un sot.

Plutôt au lieu de chant, quelque monotonie,  
D'où s'élancent des traits de feu, ou de  
génie.

Peu de gestes surtout, car vos pieds et vos  
mains,

Disois-je aux écoliers, au lieu de comédiens  
Plutôt à vos dépens donnant la comédie,  
Ne font jamais de vous que de pauvres pan-  
tins.

Mais dites nous: Inland, dont je vois le  
mérite,

Sait-il bien écouter? c'étoit l'art de Le Kain.

XXXII-199



— 200 —

Et maître de la scène, ainsi que du terrain,  
Parcourt-il le théâtre? est-il vrai qu'on le  
cite,

En silence éloquent qu'on parleroit en vain?  
Sait-il prendre ses tems? son repos? puis  
rapide

A-t-il la diction fière, et par fois timide?

*Garrick.*

Voilà ce qu'on m'assure. A ce qu'il me paroît,  
De votre Dumesnil, il a souvent du trait.  
Simple, mais clair, et sans faire sonner la  
rime,

Naturel, cachant l'art, il en est plus sublime.

*Préville.*

Notre Kain et Clairon, malgré leurs grands  
talens,  
Mettoient trop de pompeux jadis à leurs  
accens.

XXXII-200

— 201 —

d'Aufrene j'aimais mieux la pause familière,  
Ainsi que le débit, sans être trop vulgaire;  
Même d'une Sainval les singuliers écarts;  
Ils avoient dans leurs jeux souvent d'heu-  
reux hazards.

Ifland connoitroit-il aussi notre théâtre?

*Garrick.*

De Voltaire, Racine et Corneille idolâtre,  
Lui même tient des trois.

*Préville.*

Comment! il est auteur!  
Je ne m'étonne plus qu'il soit parfait acteur.  
Alors on sait filer, couper le dialogue  
Faire chaude sortie, ou bien un monologue.

*Garrick.*

Dans ses pieces, ses yeux, il me semble  
qu'il a  
Pour ses doubles succès, double vis co-  
mica;

XXXII-201

— 202 —

*Prévillc.*

Il sait donc notre langue.

*Garrick.*

Et bien d'autres encore :

Chaque littérature en notre I l l a n d s'honore.

Ce n'est pas encor tout, il est bon directeur,

Bien fidèle à son Roi, ses amis, sa patrie,

Pret à donner pour eux sa fortune et sa vie,

Et plein d'ame et d'esprit, de science et  
d'honneur.

*Prévillc.*

Taisez - vous donc, Garrick, je ne veux plus  
entendre.

Tant d'éloge déjà me donne de l'humeur,

Car je vois quel de lui nous devrions tous  
apprendre.

- 205 -

*Quelques Conseils à Mademoiselle de Bernbrunn, qui sait toutes les langues à 17 ans, et tout ce qu'il y a de plus joli au monde, qui avoit essayé quelques vers pour moi, et où il n'y avoit que très peu de fautes; j'aurois mieux aimé qu'elle en eut dans sa conduite: mais elle a une trop bonne tête.*

Ivre d'amour, de Punch versé par la  
beauté,  
Qui depuis quinze jours tient mon coeur  
enchanté,  
Sans pouvoir me flatter qu'un sentiment si  
tendre  
De votre part jamais eut pu se rendre,  
Pensant à vous, et ne pouvant dormir,  
Encore j'ai voulu quelques vers vous offrir  
En leçons de l'art de la rime;

XXXII-203

— 204 —

Puisque dans votre esprit tout aisément  
s'imprime.

D'abord pour moi, je songe au masculin  
Enjambant ou serrant contre le féminin,  
Entrelacés tous deux en parfaite harmonie  
Evitant le fléau de la monotonie.

Si la nécessité cependant les rassemble  
Il faut que tous les deux s'entendent bien  
ensemble.

Craignant le ridicule, en prose pourroit-on  
Faire de son amour sa déclaration ?

De l'aurore au couchant une énorme distance  
M'empêche de viser à la moindre espé-  
rance.

Allez, partez mes vers, à Charlotte in-  
spirez

En moi du moins un peu de confiance.

A votre tour encor pour moi versifiés.

Au vers Alexandrin pensés à l'hémistiche

XXXII-204



— 205 —

Dont elle est le milieu, que la rime soit  
riche.

La quatrième syllabe est pour le vers de  
dix,

Et sur vos jolis doigts, scandés deux, qua-  
tre, six,

Huit, dix et douze ainsi du reste.

Un pied seul oublié pour le vers est fu-  
neste.

Dans Bernard apprenez l'art des vers et  
d'aimer,

Et réunissez les à votre art de charmer.

---

*Billet du matin à la même; Arrangement  
de Voyage.*

Heureux qui de l'amour enseignant les  
douceurs

En donne la leçon première.

Au lieu de vers, ma charmante écolière,

XXXII-205

— 206 —

Du petit Dieu vous prêchant les faveurs  
Je vous expliquerois son code salulaire.  
Pour Vienne ou pour Schönkirch mon sort  
est en vos mains.  
Je 'pourrai dans mon char demain vous y  
conduire,  
Vous voir, vous adorer, sans fadeur vous  
le dire  
Sera toujours pour moi le plus beau des  
destins.

---

*A la même.*

Déjà la rime est en votre pouvoir,  
Et vous avez déjà trop de raison peut-être.  
Pour vous faire admirer, vous n'avez qu'à  
vouloir,  
Pour vous faire adorer vous n'avez qu'à  
paraître.

XXXII-206

— 207 —

Nous découvrons dans les plus jolis yeux,  
D'abord l'air ingénu, puis l'air ingénieux.  
Un front blanc et serein, image de votre ame,  
Couronne des appas qui répandront la flamme.  
On pense à tout l'esprit qui sort de votre  
bouche :

Mais en l'examinant, son charme aussi  
nous touche.

Pour les langues surpris de vos rares talens,  
De la voix on chérit vos sons si séduisants.  
Vous entendre vaut mieux qu'une belle  
ariette.

La nature de vous très fière et satisfaite  
Prétend qu'à Démonié, la bonne autre pen-  
sion

Vous n'avez jamais dû votre éducation.  
Elle dit, j'ai tout fait, et depuis sa naissance,  
Aux succès j'ai formé Charlotte en son en-  
fance.

XXXII-207

— 203 —

Elle en aura toujours autant qu'elle en  
voudra.

Du choix embarrassé étant sure de plaire,  
Par sa figure et par son caractère,  
Sa fraîcheur étonnante et tant de jolis traits  
Et de la tête au pied le plus beau des por-  
traits,

Qui lui fait ressembler la Reine de Cythere;  
Elle a peine à savoir qui plus l'adorera  
Et le don de son coeur mieux le méritera.

---

XXXII-208

— 209 —

*Mademoiselle Charlotte Bernbrunn lisait les  
Lettres de Demoustier sur la Mythologie.  
Sans être aussi corrupteur que S. Preux,  
hardi, heureux, et malheureux qu'Abai-  
lard, je raisonne souvent avec elle sur  
ses lectures; et je suis aussi étonné de  
son jugement, que charmé par sa beauté  
de dix-sept ans.*

---

N'allez pas nouvelle Emilie  
Faire un peu trop de cas de la mythologie.  
Vous vous en instruisez à l'aide d'un auteur  
De trop d'esprit peut-être, et trop peu de  
couleur,  
Qui plait par le principe autant que pour  
l'exemple.  
Le Dieu du goût par fois lui refuse son  
temple.  
Car l'uniformité ne lui plait pas du tout;  
*Mél. T. 32. Oeuv. Mél. T. 19. 14*

XXXII-209



— 210 —

Son madrigal, souvent même le pousse à  
bout.

L'éloge de ce ciel dangereux pour séduire  
Au contraire m'engage à plus d'une satire.  
Légers, inconséquens remarqués tous ces  
Dieux,

Ou criminels ou bien fastidieux.

Hébé nous plait; mais c'est pour sa jeu-  
nesse.

Venus est dégoûtante en intrigue, en ten-  
dresse,

Même son impudeur fait fuir la volupté.

Junon croit voir partout de la témérité.

Pallas en prudence a placé la sagesse,

Et leur bégueulerie est un zèle affecté.

Diane n'est qu'une fière hypocrite,

Et pour jouer la femme de mérite

N'en a pas moins perdu sa réputation,

On sait ses rendez-vous avec Endymion.

XXXII-210

— 211 —

Les neuf muses ne sont que de vieilles co-  
quines.

Bacchus, Comus ne sont que des Dieux de  
cuisines.

Momus en calembourg froid et plat plai-  
sant.

Apollon bel esprit de travers, et pédant,  
Mars ne vaut pas un seul de mes trabans,  
Du cabaret c'est un de ces fendans,  
Ou héros de salon, parlans toujours de  
guerre,

Et peut-être tremblans au seul bruit du  
tonnerre.

Mercure un homme infâme et Neptune et  
Pluton

Ainsi que Jupiter ont le plus mauvais ton.

Les Cères et Cibelle et votre Proserpine

Et des Parques le fil et la main assassine

Ne sont pas faites pour charmer.

XXXII-211

— 212 —

Je ne vois pas aux Dieux de qualité divine,  
Ni rien qui les fasse admirer.  
Ainsi ma nouvelle Emilie,  
Je vous offre un contre-poison  
Pour conserver vos mœurs, l'honneur et  
la raison.  
Préservez vous surtout d'un autre péda-  
gogue.  
Même sur la vertu craignez le dialogue  
Des Abailard, ou des Saint-Preux  
A vos dépens, voulant se rendre heureux.  
Je vous enseigne aux miens le bonheur de  
la vie,  
Au vôtre je me sacrifie:  
Et pour être au dessus de tout l'Olympe  
entier  
Sur l'esprit par le coeur il faut savoir ré-  
gner. —

XXXII-212

— 213 —

*A la même.*

Je veux ma nouvelle Emilie  
Mettre en toi la mythologie.  
Pourquoi tant de cultes divers?  
Regne seule à l'Olympe et surtout l'univers.  
Tu tiens beaucoup d'Hébé, de Psyché  
de l'Aurore  
De Venus, des Graces encore.  
Les Muses ignoraient l'anglois,  
Et comme toi, ne parlaient pas françois.  
Les Nymphes n'étoient pas autant que  
toi jolies;  
Mais la sagesse est ta seule folie.  
Imite ces habitantes du ciel,  
Pour favoriser le mortel,  
Qui te connoit le mieux, et qui te déifie,  
Et qui sans déranger ton honneur, tes appas,  
Modestement entre tes bras,  
Avec beaucoup d'égard voudroit passer sa vie.

XXXII-213

— 214 —

Un certain temple est encore bien loin ;  
C'est près de là que dépend mon destin.  
De gloire et de bonheur c'est bien là ta patrie.  
Fais moi sauter dix postes dans un jour.  
On va vite conduit par le char de l'amour  
De ta main dirigés les rênes,  
De voyager j'adoucirai les peines.  
Ne me laissés donc pas, Emilie, en chemin,  
Et fais moi chaque jour gagner bien du  
terrain.

---

*Comptant lui envoyer une bague, où il y  
avoit un joli chien mosaïque, voici les  
vers pour accompagner l'envoi.*

Dans ce portrait de la fidélité  
Carlischka \*) vous verrez mon air de vérité,  
De passion plus que de fantaisie,

\*) Parceque je trouve Charlotte trop commun, et qu'elle  
est née par hazard à Varsovie.

XXXII-214



— 215 —

Tendresse et sensibilité,  
Pour la femme la plus jolie.  
Comme un chien attaché, je suis fort ca-  
ressant,  
Et je rapporte en cas que ce soit nécessaire.  
D'un chien adroit je voudrois le talent,  
Qu celui qu'à la chasse on nomme un chien  
couchant :  
Ou celui, qui mordroit ceux qui voudroient  
vous plaire,  
Quoique cela me donnât bien affaire.  
Ce qui rend ce portrait encor semblable au  
mien,  
C'est que battu souvent, et traité comme  
un chien,  
Quand je veux obtenir csresse pour caresse,  
De tous les chiens je suis de la meilleure  
espèce

---

XXXII-215

— 216 —

A peine mes vers faits pour envoyer mon  
chien,  
J'apprends que par un malheureux destin  
La bague, que j'avois choisie,  
Par un autre à l'instant venoit d'être ravie :  
Heureusement trouvant cette bague à deux  
mains,  
Qui sont de l'honneur les soutiens  
Et me rappellent la défense  
Dont vous repoussés l'insolence,  
Je les envoie à Carlischka  
Qui, j'espère s'en servira  
Pour jurer dans la mienne  
En la serrant contre son coeur,  
Qu'en revenant à Vienne,  
Elle partage mon bonheur.

---

XXXII-216

— 217 —

*Je lisais hier avec cette charmante Personne les quatre Elemens, et les trois Regnes de la nature: et voici ce que tout cela m'a inspiré.*

J'ai le feu dans mon coeur pour l'objet le plus beau.

Vous êtes, Carlischka, l'ornement de la terre.  
C'est se donner un air que prétendre à vous plaire,

C'est en vain pour cela qu'on se mettroit en eau.

De tous les animaux l'homme est le plus à plaindre.

Je le vois quand je suis forcé de vous quitter.  
Sans la mine adorable, et si superbe à peindre

Je ne fais plus que végéter.

---

XXXII-217

— 218 —

*A Messieurs Alexandre de La Borde et Arthur Dillon, dont j'ai vu les lettres à la fin de l'excellent ouvrage du premier, intitulé: Vie de la Campagne.*

En lisant cet ouvrage, où jadis bon guerrier

Du génie et du goût La Borde est un exemple,  
On voit dans Alexandre un parfait jardinier,  
Qui lui même à la gloire a su bâtir son temple.

---

O mes amis! il n'y a donc plus d'amis.  
Des amis, des amateurs ne devoient pas oublier, ce que moi l'un et l'autre avoit écrit, possédé et travaillé en jardins. Vous vous en donnez tous les deux à votre aise, mes amis, sans penser à votre ami. Dites-moi, cher Alexandre, comment le joli, brave et jeune officier Autrichien, qui ayant

XXXII-218

presque oublié le françois, qui n'avoit de sa nation retenu que l'honneur, qui lui faisoit tuer ses chevaux à la guerre, est devenu un homme supérieur en tout genre.

Du reste, moi qui vous ai trouvé disposé à l'être, et le germe de tous les talens, j'en suis moins surpris que les chevaux-légers de votre escadron, s'ils savoient lire. Au lieu de brûler et payer des maisons, vous enflammés le coeur et l'esprit: et vous qui serviés le Dieu des jardins, sachant à peine qu'il en avoit le département, et ne connoissant que son nom de guerre, vous êtes devenu un Robertson de campagne. Je mets votre ouvrage à côté de son discours préliminaire de Charles V. C'est la chronologie, et la généalogie du goût. Vous avez écouté aux portes de Rome et d'Athènes. Vous vous êtes promenés avec tous leurs

XXXII-219



— 220 —

grands hommes, et vous avez donné de la jalousie à Ligurinus. Et vous, mon cher Arthur, les délices de la ville, de quoi vous avisés - vous de parler si bien en homme des champs? Vous, qui tout au plus seriés le Monsieur des champs et le charme du salon. Que de métamorphoses en vous deux; de plus que vous faisiés le bonheur de ma société, qui vous aimoit de tout son coeur, et où j'aurois voulu toujours vous garder. N'ayant alors que quatre mille florins pour toute ma famille et pour moi, j'ai travaillé plutôt pour faim que pour fame. Et mes deux tomes sur les jardins, neuf et dix de mes ouvrages, méritent que vous les achetés. Faites les venir de Dresde. Voici envers ce que j'ai encore dit sur tout cela. Il me semble que tous les trois nous pensons de même.

XXXII-220

Mais je voudrois que dans une galerie immense de bois seulement (si l'on veut) vous deux et d'habiles jardinomanes, vous fissiez 200 plans en relief pour tous les terrains, et les fortunes depuis 6000 livres de rente, jusqu'à 600 mille. Les pauvres paresseux, et les riches ignorans les feroient plus ou moins exécuter.

C'est fort joli, et bon marché, ce que vous dites, mon cher Arthur, de votre pré et de votre arbre, et vous, mon cher Alexandre de votre aurea quies, et de l'aurea mediocritas. C'est un or que j'ai faute d'argent.

Pardonnés - moi d'avoir eu trois cours comme celles dont vous vous môqués, cher Alexandre, et ce grand ensemble qui lioit les jardins et la forêt en étoile et routes d'arbres vieux et superbes. Quinconce d'hêtres

ou des chênes; sans monstres de buis, ni de plâtre, sans ifs, sans escaliers de pierre, sans terrasse et sans gravier, car tous mes chemins étoient verts. Pardonnés des bosquets où étoient cachés dix spectacles différents, et des milliers de lampions derrière les feuilles, ce qui faisoit un jour d'argent dans une fête que j'ai donnée à Mr. le Comte d'Artois. J'avois trois jardins anglois dans les massifs, et sortant de là dans un terrain aussi considérable que celui là, j'étois, sans Pyrennée, sans tombeau, sans inscription, tout à la nature.

La maison de Pope plus agréable pour faire l'essai sur l'homme, en est encore honorée, mais ne pouvoit pas me convenir, ne travaillant pas dans ces essais là.

Louis XIV. quitta son magnifique St. Germain, lorsqu'il persécuta Luxembourg et

XXXII-222

— 223 —

Catinat, et choisit pour favoris sans mérite Versailles, Marly, la Feuillade, Villeroy, Tallard, Marsin, Chamillard et Barbezières. Il avoit trouvé Condé, Turenne, Louvois et Fontainebleau, où il auroit pu respirer du fracas des conquêtes, en imitant tout l'Olympe à ses fêtes. Par une fatalité, sans exemple, on ne voit nulle part remplir les vœux qu'on pourroit former. Si j'avois pu mettre dans mon jardin un de mes superbes morceaux de forêt avec le mouvement de terrain le plus heureux et le plus imposant; et si l'Elbe ou le Rhin l'avoit traversé, j'aurois été le Roi de la nature; encore faut-il de l'art pour la corriger: et l'on en sent mieux le prix, quand la pauvreté qu'on appelle philosophie, ne s'y fait pas trop sentir. Dans les deux arpens, que je possède près de Vienne sur

XXXII-223

— 224 —

le bord du Danube, et sur un rocher qui m'appartient près de Töplitz, je suis extrêmement philosophe sans le savoir et le vouloir, c'est malgré moi que j'ai la maison de Socrate à la ville et à la campagne. Je voudrais vous y voir tous les jours tous les deux, pour me consoler de n'en pas avoir une plus grande. Les amis de Socrate auroient été bien attrapés, s'ils avoient aimé la chasse et des fraises au mois de janvier. Ne m'oubliez plus, mes amis; et aimez moi, mes amis, comme je vous aime.

---

XXXII-224